

P. SAINTYVES

RONDES ENFANTINES

ET

Quêtes Saisonnières

Les Liturgies populaires

*Sans l'amour du passé tu ne saurais
comprendre le présent, encore
moins préparer l'avenir.*



PARIS

ÉDITION DU LIVRE MENSUEL

59, Boulevard des Batignolles

MCMXIX

773

*Sans l'amour du passé tu ne saurais
comprendre le présent, encore
moins préparer l'avenir.*

637/6
150

DU MÊME AUTEUR

- LA RÉFORME INTELLECTUELLE DU CLERGÉ ET
LA LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT . . . 3 fr. 50
- LES VIERGES-MÈRES ET LES NAISSANCES MIRACULEUSES. (Essai de mythologie comparée). 3 fr. 50
- LE DISCERNEMENT DU MIRACLE. . . 6 fr. »
- LES RELIQUES ET LES IMAGES LÉGENDAIRES
. 3 fr. 50
- LA SIMULATION DU MERVEILLEUX, avec une
préface du Dr Pierre Janet, professeur
au Collège de France 3 fr. 50
- LA GUÉRISON DES VERRUES. *De la magie
médicale à la Psychothérapie*. . 3 fr. 50
- LA FORCE MAGIQUE. Du mana des Primitifs
au dynamisme scientifique. . . 4 fr. »
- LES RESPONSABILITÉS DE L'ALLEMAGNE DANS
LA GUERRE DE 1914 4 fr. »
- ESSAI SUR LES GROTTES DANS LES CULTES
MAGICO-RELIGIEUX ET DANS LA SYMBOLI-
QUE PRIMITIVE. 1918 7 fr. 50
- LES SAINTS SUCCESSEURS DES DIEUX. (Essai
de Mythologie Chrétienne). . . *Epuisé*



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*10 exemplaires sur hollande, numérotés et
paraphés par l'auteur.*

1 est destiné à l'auteur.

1 — au gérant du Livre Mensuel.

1 — à l'imprimeur.

*7 sont réservés aux abonnés spéciaux (édition
sur hollande).*

(Il n'en sera pas mis dans le commerce)

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norwège et le Danemark.

CHAPITRE I^{er}

Nos rondes enfantines ont-elles une origine rituelle ?

Le mot *ronde* désigne à la fois une danse en forme de cercle et une chanson à danser en rond. De même que dans les pays romans, *ballade* signifiait une sorte de danse et la chanson qui l'accompagnait ; de même, le mot *chora*, chez les Roumains, désigne à la fois les rondes et les

chants qu'on y répète. Dans l'ancienne Germanie, le mot *leich* (gothique *laïken*) avait non seulement les deux sens de ronde (*laiks*) et de chant (vieux haut allemand, *leich*), mais, en outre, celui de victime ou de sacrifice (anglo-saxon *læc*). La plupart des vieilles rondes populaires ont une origine rituelle ; leurs chants sont des *incantations* au pouvoir magique, la danse en rond est une cérémonie de *circumambulation*, un encerclement, ainsi que le dit si bien le mot anglais qui désigne la ronde : *circling*, mais un encerclement mystique. Les rondes sont éminemment des créations du vieil esprit magico-religieux.

L'église fut la grande ennemie de la danse, non pas seulement comme pourraient le faire croire certains moralistes pieux ou certains sermonnaires, parce qu'elle était une occasion de

licence, mais parce qu'elle se liait le plus souvent à de vieilles pratiques païennes qui prolongeaient elles-mêmes d'immémoriales coutumes.

Dans la paroisse de Buryan (Cornouaille anglaise) se voit le célèbre cromlech de Dawns Myin, les *Joyeuses filles*, qui, à l'origine, se composait de quatre-vingt-dix pierres. D'après la tradition, c'était quatre-vingt-dix jeunes filles qui furent changées en pierre, parce qu'elles avaient commis le péché de danser un dimanche. Deux menhirs du voisinage sont les *joueurs de cornemuse* qui éprouvèrent le même sort. Les *demoiselles de Langen* désignent un cromlech de la commune de ce nom. Elles furent également changées en pierre pour s'être rendues à la danse au lieu d'assister aux offices du dimanche. Ces traditions légendaires, d'origine chrétienne, attestent clairement

que les anciens Bretons de France ou d'Angleterre dansaient des rondes autour des monuments préhistoriques, menhirs ou cromlechs.

Le culte des pierres, des sources et des fleuves des arbres et des bois, qui s'efforçait de canaliser les secrètes énergies de la nature ou d'orienter ses forces invisibles au profit de l'homme, remonte à de très lointains millénaires et ne semble pas encore sur le point de disparaître. Synodes et conciles n'ont cessé de le proscrire. En 443, le second synode d'Arles s'exprime en ces termes : « Un évêque ne doit pas permettre que, dans son diocèse, les incroyants *allument des torches* ou bien vénèrent les arbres, les fontaines et les rochers. S'il néglige de détruire ces habitudes, il s'est rendu coupable de sacrilège. Le maître de l'endroit où se commettent de telles choses doit être excommunié. »

(Canon XXIII). De même, en 693, le concile de Tolède déclare : « Les évêques, les prêtres et les juges doivent s'efforcer de détruire les restes du paganisme, consistant à vénérer les pierres, les arbres, les sources, à *allumer des torches*, à faire des sortilèges, à exercer la magie, etc. Quant à ceux qui s'adonnent à de telles superstitions et ne s'amendent pas, ils devront, si ce sont des personnages de distinction, payer trois livres d'or et, s'ils ne sont pas d'un rang élevé, on leur infligera cent coups de bâton. » (Canon II). Le concile d'Aix-la-Chapelle, en 789, s'exprime de même, mais avec une brièveté qui sent l'irritation : « On doit aussi en finir avec cet abus *d'allumer des flambeaux* auprès des arbres, auprès des rochers ou auprès des sources. » (Canon LXIV).

*
* *

Mais, ce culte proscrit comportait-il des danses ? Il n'est guère possible d'en douter. Au milieu de la nuit, ou dès l'aube naissante, on dansait à torches allumées autour des lieux sacrés. Des rondes de ce genre ont survécu au jour des Brandons et de la Saint-Jean.

« Hésiode, s'il faut en croire Lucien, avait vu lui-même les muses danser au lever de l'aurore, et le principal éloge qu'il leur donne au début de son poème, c'est que leurs pieds délicats foulent, en cadence, les bords de la fontaine aux eaux violettes et qu'elles dansent en chœur autour de l'autel de leur père. » Et c'est, tandis qu'il gardait ses troupeaux, que les Muses se sont approchées d'Hésiode et lui ont enseigné, *sur le chêne et sur la pierre*, leur chant en l'honneur des dieux. Les

hymnes sacrés se dansaient autour des autels d'Aphrodite, de Dionysos et d'Hélios et les rondes saintes accompagnaient les sacrifices.

Ce qui était vrai des anciens Grecs l'était encore des Hongrois de l'an mille. « Quiconque offre à la manière païenne des sacrifices auprès des fontaines, des arbres, des sources, sera puni » ; ainsi s'exprime, en 1092, le synode de Szaboles, en son canon XXII. Les fêtes de village qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours étaient essentiellement à l'origine des cérémonies pour les récoltes ; on y sacrifiait des animaux et, parfois, des hommes ; et les danses, spécialement les rondes, y tenaient une place d'honneur. Les sacrifices d'êtres vivants sont aujourd'hui abolis, les rondes s'en vont, cependant le bal survit et l'on y tourne encore en rond.

Ces réunions païennes se prolongèrent beaucoup plus tard qu'on ne l'imagine. soit auprès des pierres, soit auprès des sources. L'Eglise les traita d'assemblées diaboliques. Les cérémonies qu'on y accomplissait pour les biens de la terre devinrent, à ses yeux, des œuvres de magiciens et de sorciers. Les procès de sorcellerie, qui remplirent les XVI^e et XVII^e siècles et provoquèrent de véritables épidémies démoniaques visaient principalement la destruction des dernières assemblées païennes.

Le sabbat, chose remarquable, se tenait parfois auprès de quelque énorme rocher, souvent sous un arbre maudit, chêne ou noyer, mais surtout au bord des eaux, sur les rives d'un étang, au fond d'un bois. Il est bien difficile, en lisant maint procès de sorcellerie, et malgré les déformations

obligées de ne pas songer aux liturgies païennes.

Dans le Bocage normand, non loin de la Chapelle au Cor nud, on rencontre, au hameau du Hamel-Auvray, une grande quantité de pierres druidiques alignées en allées. « Dans leur ensemble, au nombre d'une vingtaine, environ, elles circonscrivent un terrain qui affecte sensiblement la forme elliptique. Et, dans la partie la plus vaste de l'ellipse, trois autres pierres apparaissent isolées, symétriquement distancées entre-elles, et entre les autres d'alentour, qui forment allées autour d'elles. »

La légende créée par l'Eglise n'a pas conservé le souvenir du culte païen ; mais elle atteste que ce lieu était hanté par des sorciers métamorphosés en chats ou en oiseaux de nuit. Elle parle cependant de la ponctuelle observance du rite. On-y pratiquait les rondes du sabbat.

Les fées ont longtemps dansé en chœur autour des sources et les filles autour des fontaines. On chante encore dans l'Argyleshire (Angleterre) :

*Eau, eau : giroflée qui croît si haut,
Nous sommes toutes des jeunes filles, nous de-
[vons toutes mourir,
Excepté Maggie Brown ; elle est la plus jeune
[de nous toutes ;
Elle peut danser, elle peut chanter et tenir le
[flambeau,
Tandis que nous menons la ronde.
Fie, fie, fie, ayez honte,
Tournez le dos à la muraille de nouveau.*

Cette incantation n'est plus, aujourd'hui, qu'une ronde populaire ; mais, au milieu du XIX^e siècle, dans le Pertshire, les jeunes filles qui arrivaient ensemble à la fontaine pour tirer de l'eau formaient une ronde et, après

que la première avait rempli son seau, elles chantaient précisément cette variante :

*Eau, eau, welsey,
S'élevant si haut,
Nous sommes toutes des jeunes filles
Nous devons toutes mourir.
Spécialement Annie Anderson.
Elle est la plus belle fleur,
Elle dansera, elle chantera
Dans la charmille d'eau douce
Tournez le dos au mur de nouveau.*

Les filles ont toujours eu un rôle prépondérant dans la ronde, sans doute en souvenir du rôle des muses, des nymphes et des dryades, dans les cultes païens.

En France, les rondes auprès de l'eau sont souvent associées aux ponts. Ces rondes, qui accompagnaient jadis le jet de quelque poupée dans la rivière

ou dans le fleuve, ont, depuis lors, perdu tout leur ancien caractère et, sous leur forme moralisée, il est bien difficile d'y reconnaître un chant cérémonial :

LE PONT DE LONDRES
OU LE PONT DE L'OMBRE

(Ronde Champenoise)

Sur le pont d' Londr' un bal y est donné

Aline demande à sa mère y aller

— Oh ! non, ma fille, au bal vous n'irez pas :

J'ai fait un songe que vous serez noyée,

Son frère arrive dans un bateau doré,

— Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer ?

— Ma mère n' veut pas que j'aie au bal danser.

— Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée. —

Les cloches de Londr' se mirent toutes à sonner,

Sa mère demande pourquoi les cloches son-

[naient.

« Votre fille Aline est morte et enterrée,

Voilà le sort des enfants obstinés.

Ici, toutes les jeunes filles se lâchent et battent des mains en répétant :

Voilà le sort des enfants obstinés.

Nous aurons à revenir sur cette ronde énigmatique et à en montrer les liens rituels. En attendant la restitution plus ou moins hypothétique de ces liturgies qui engendrèrent les rondes et ne survivent qu'en elles, nous pouvons déjà entrevoir toute une émouvante histoire, où les croyances et les coutumes se perdent dans une évocation brumeuse au bord des eaux sombres des deux Cornouailles ou des eaux violettes du Parnasse et de l'Hélicon. Brumes noires ou vapeurs dorées, aux sabbats des sorciers ou dans les bacchanales des satyres aux pieds de chèvres, on a dansé et chanté pour obtenir les biens de la terre, pour que tombe la pluie fécondante et luise le

soleil qui fait mûrir les fruits. Mais nos ancêtres du Moyen-Age et les anciens Grecs eux-mêmes prolongeaient une vieille tradition que le vent redit le soir aux poètes qui s'attardent dans la lande où les cromlechs tracent encore leurs ellipses et leurs cercles.



CHAPITRE II

**L'incantation doit se marier à la
danse pour en déterminer à
la fois le sens et l'action.**

Circumambulation, du latin *circum ambulare*, marcher autour, s'explique suffisamment par son étymologie. On pratique une circumambulation en tournant autour d'une pierre, d'un arbre, d'un animal ou d'un être humain, ou, lorsqu'on fait le tour d'un autel, d'une maison, d'un temple ou

d'une ville. Les rites de circumambulation ont essentiellement pour but de délimiter, de constituer, de définir le champ d'action des forces magico-religieuses que l'on met en œuvre par des actes appropriés. Parmi ces actes, les prières et les chants, que l'on appelait jadis des enchantements ou des incantations, fournissent un appoint souvent essentiel. L'encerclement ou l'enveloppement, car il n'est pas toujours nécessaire de former un cercle géométrique, peut s'obtenir de bien des façons, soit en effectuant un simple tracé superficiel, soit au moyen d'un lien matériel, d'une sorte de chaîne ou de ceinture ; soit, enfin, au moyen d'un cercle vivant, d'un anneau humain, dont tous les individus se tiennent par la main afin de former une véritable chaîne. C'est, précisément, le cas des rondes populaires.

Les rites de circumambulation n'ont,

par eux-mêmes, qu'une signification fort-limitée et les ceintures qu'ils établissent peuvent avoir des qualités magiques très différentes ; elles peuvent être bienfaisantes ou malfaisantes, selon les paroles qui sont proférées et selon le sens dans lequel l'encerclement est effectué. Et lorsqu'il s'agit d'une ligne protectrice, elle peut viser simplement à maintenir ou à rejeter au dehors les mauvaises influences ou à concentrer et retenir au dedans les forces bienfaisantes. Les chants de certaines rondes populaires visent précisément à déterminer le sens de l'activité magique, dans le chant limité par le cercle dansant.

*
* *

Cette valeur magique est encore attestée par la tradition des Landes françaises. Après le baptême, lorsque le

nouveau-né est introduit dans la maison, les convives se mettent aussitôt à danser des rondes joyeuses et ne s'assistent pas à table avant d'avoir procédé à cette cérémonie. Sans cette pratique, l'enfant serait menacé d'affection de la vue.

Les paysans russes mettent les épizooties sur le compte des esprits malins dont l'intervention est due à des pratiques de sorcellerie. Ils les conjurent par des procédés bizarres et par des chants souvent peu intelligibles. En divers gouvernements, la femme la plus âgée s'attelle à une charrue qu'elle traîne trois fois autour du village et toutes les autres la suivent en chantant. Le cercle ainsi tracé est infranchissable aux mauvais esprits, ennemis du bétail, qui, pendant cette cérémonie, est tenu enfermé dans les étables.

Voici l'une des chansons usitées en pareil cas :

LES TROIS ANCIENS ET
LES DOUZE JEUNES FILLES

*De l'Océan, de la mer profonde
Sont sorties douze jeunes filles ;
Elles vont arriver par un long chemin
Jusqu'au sommet des montagnes escarpées,*

Chez les trois Anciens...

Apprêtez les blanches tables de chêne...

Aiguissez les couteaux d'acier,

Faites bouillir les chaudières ;

Déchirez, déchiquetez

Tout être vivant sous les cieux.

Les anciens exaucent la demande des douze jeunes filles ; tout être vivant (mauvais) est mis à mort. Alors :

Dans ces chaudières bouillantes,

Un feu inextinguible consume

Chaque être vivant sous les cieux,

Autour des chaudières bouillantes,

Se tiennent les anciens :

*Les Anciens chantent
Sur la vie, sur la mort,
Sur toute race humaine.
Les anciens donnent,
Au monde entier, longue vie.
Mais, sur l'autre, sur la Mort cruelle,
Les Anciens jettent
Une grande malédiction.
Les Anciens promettent
Eternelle vie,
A toute la race humaine.*

Ces trois anciens sont des divinités bienfaisantes et les douze jeunes filles personnifient les douze mois pendant lesquels la protection ainsi obtenue demeurera efficace.

* * *

Il n'y a pas que des rondes et des incantations antémaléficientes, il y a des enchantements bienfaisants. Sur la côte du Coromandel, les femmes tamoules chantent et dansent des rondes

autour de chaque petit enfant, afin
d'assurer son bonheur futur. Voici
leurs paroles :

Mes sœurs, formons la ronde,

Ella lèna !

Autour de mon petit enfant

Ella lèna !

Que Munachi lui donne la richesse

Et Latchmi la beauté.

Ella lèna !

Que Dourga lui donne la puissance,

Hanoûman la sagesse

Ella lèna !

Mes sœurs, formons la ronde,

En nous tenant par la main

Ella lèna !

Etranger qui passe, regarde et dis-nous si, par

[hasard,

Dans ton pays merveilleux il est un plus bel

[enfant,

Ella lèna !

Dourga lui donnera la puissance

Hanouman la sagesse,

Ella lèna !

*Latchmi lui donnera la beauté,
Munachi lui donnera la sagesse,
Ella léna !*

Parmi les rondes d'amour, si populaires au cher pays de France, on ne saurait douter que les plus anciennes étaient de véritables incantations destinées à faire naître ce doux sentiment dans les jeunes cœurs. Lisez cette ronde lorraine recueillie à Retonféy :

LA BELLE DANSE

*Nous sommes une tant belle' danse
Composée de jeunes gens ;
Mon amant, celui que j'aime,
N'y est pas, je le vois bien.*

*Soudain, j'ai tourné la tête,
Tout droit au soleil levant,
J'ai vu v'nir mon ami Pierre,
Sur un cheval noir et blanc.*

*Dans sa main tient une rose,
Tout en or et en argent :
— Pour qui, cette belle rose,
Mon tout bel ami plaisant ?*

*— Ce sera pour vous, la belle,
Vous ét's belle à l'avenant :
Ni donnez pas vos amours,
Si vous ne savez comment.*

*Ni donnez pas vos amours,
Si vous ne savez comment :
Hier, j'ai donné la mienne
Aujourd'hui, je m'en repens.*

« C'est, nous dit-on, ordinairement par cette ronde que les rondes du soir commençaient. Les jeunes filles se tenant par la main, tournent en la chantant seules, *c'est une espèce d'appel* ; les garçons qui l'entendent se réunissent et se rendent bientôt à la danse. »

Cet appel chanté est une véritable

incantation destinée à attirer les garçons, j'allais dire à les contraindre. Pour être une sorte d'envoûtement public et loyal, ce n'en est pas moins un envoûtement.

* * *

Chez les Romains, les filles abandonnées par leurs amants n'hésitaient pas à pratiquer des rondes chantées autour des autels des dieux. Comment n'en croirions-nous pas Virgile ?

« Apporte-moi de l'eau, Amaryllis et pare ces autels de molles bandelettes ; brûle la grasse verveine et l'encens mâle ; je veux essayer, par un sacrifice magique de tirer de leur lâche tiédeur les sens de mon amant : oui, je n'ai plus qu'à recourir aux enchantements. *Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant. ramène-moi Daphnis.*

« Comme cet argile durcit, comme cette cire se liquéfie au même brasier, que Daphnis ressente les mêmes effets de mon cœur. Jette cette pâte, brûle avec le bitume ces fragiles lauriers. Le cruel Daphnis me brûle, qu'il brûle en ce laurier. *Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.*

« La génisse, lasse de chercher dans les bois et de colline en colline, un jeune taureau, tombe sur l'herbe verdoyante au bord d'un ruisseau, et, perdue d'amour, ne pense pas que la nuit la rappelle à l'étable ; que Daphnis soit possédé pour moi de la même ardeur, incurable et délaissée. *Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.*

« Voici les dépouilles qu'autrefois le perfide m'a laissées, chers gages de son amour ; terre, je les dépose dans ton

sein sous le seuil même ; ils me sont garants du retour de Daphnis. *Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.*

.
Amaryllis porte ces cendres hors de la maison ; jette-les par dessus ta tête dans le ruisseau, et ne regarde pas derrière toi. C'est avec toutes ces armes que j'attaquerai Daphnis ; mais il rit, l'infidèle, et du charme et des dieux ! *Ramène de la ville en ces lieux, charme puissant, ramène-moi Daphnis.*

Vois, tandis que je tarde à l'emporter, cette cendre a d'elle-même enveloppé l'autel de flammes tremblantes ; bon présage ! Mais, qu'entends-je ? Hylax aboie sur le seuil. Le croirai-je ? Ou les amants se forgent-ils des songes à plaisir ? *Cessez, charmes puissants. Daphnis revient de la ville ; cessez, voici Daphnis. »*

Virgile s'est évidemment inspiré d'une incantation traditionnelle d'un charme d'amour (*carmen amoris*) que l'on chantait en tournant autour de l'autel et de l'aide qui accomplissait les prescriptions magiques. L'amante délaissée, comme ici Alphésibée, devait envelopper l'autel et sa compagne de ses cercles et de son chant où le rappel de Daphnis revenait comme un refrain.

*
* *

Mais c'est là presque de la magie noire, nos modernes rondes d'amour ne s'accompagnent pas de tels moyens; au reste, elles ne visent pas seulement à l'union d'un couple, mais à celles de tous les jeunes gens du pays qui sont en âge d'amour et de mariage. Charmes dansés et danses charmées semblent compter davantage sur les miracles de

la nature que sur les ressources du monde spirituel. Nés de la magie, c'est à peine s'ils comportent d'autre magie que celle de la séduction et de la grâce. Les jeunesses tournent et chantent de leurs voix prenantes et les gâs, les heureux gâs, les pauvres gâs se prennent aux filets de leur ronde, comme les mouches s'engluent au miel.

Au reste, elles n'oublient pas de renforcer la puissance des paroles en y ajoutant la mimique, ainsi que l'exige le principe de la magie imitative :

QUI MARIERONS-NOUS ?

(Ronde du terroir mauge)

I

Qui marierons-nous ?

Ça s'ra mamzelle et p'is vous,

Dans ce joli rond d'amourette,

Ça s'ra mamzelle et p'is vous,

Dans ce joli rond d'amour.

(On la fait entrer dans la ronde).

II

*Amants, à genoux,
A genoux, embrassez-vous, etc.*

III

*Amants, levez-vous,
Levez-vous, embrassez-vous, etc.*

IV

*Amants, placez-vous,
Embrassez-vous, etc.*

Ils se remettent dans le rond, s'embrassent et la ronde reprend avec d'autres).

La puissance du *rond d'amour* ne peut, en effet, manquer de s'accroître par ces baisers pris et rendus debout et à genoux.

Cette même ronde est connue dans toute la France, avec des variantes qui, chacune à leur façon, visent à l'ensorcellement amoureux. Voici comment

on opère en Flandre. Un garçon entre dans le rond et choisit une fillette, entre le premier et le second couplet ; puis, en dansant, le couple fait ce qu'ordonnent les chanteurs : Mettez-vous, etc. C'est ensuite la fillette qui choisit un garçon et l'on alterne ainsi jusqu'à la fin.

LES YEUX D'AMOUR

(Ronde mimée de la Flandre française)

Mettez-vous à genoux, (Bis.)

Par les yeux d'amour,

Par les yeux d'amour et d'amourette

Par les yeux d'amour. (Bis.)

II

Et puis, embrassez-vous, (Bis.)

Par les yeux d'amour,

Par les yeux d'amour et d'amourette

Par les yeux d'amour. (Bis.)

III

Et puis, encore un coup, (Bis.)

Par les yeux d'amour,

Par les yeux d'amour et d'amourette

Par les yeux d'amour. (Bis.)

IV

Monsieur (ou Mam'zelle), retirez-vous (Bis.)

Par les yeux d'amour,

Par les yeux d'amour et d'amourette.

Par les yeux d'amour. (Bis.)

Desrousseaux, auquel nous empruntons ce *charme* flamand, prétend que l'on a dû substituer *yeux d'amour* à *jeux d'amour*, par suite d'une lecture erronée. Cela n'est pas prouvé, attendu que cette expression se retrouve dans d'autres chants analogues, tels que : *Le petit jardin d'amour*. Cette expression éveille une idée de fascination et se marie merveilleusement avec l'idée générale qui anime le charme.

Telle de ces rondes enfantines fut

formellement interdite à notre enfance. L'embrassez-vous pour être traditionnel ne paraissait pas suffisamment modeste à nos parents et c'est tout juste si on le tolérait entre cousins et cousines ; les gens d'expérience craignaient donc l'efficace de cette mimique amoureuse. D'autres fois, ils l'utilisaient pour préparer des fiançailles qu'ils souhaitaient.

LE ROSSIGNOLET

(Ronde provençale)

Rossignolet (c'est le nom de la jeune amoureuse en Provence) a maintes occasions, dans ces rondes, de signifier son choix. Pour exécuter le rondeau de ce nom, une jeune fille fait semblant de dormir pendant que les autres font une ronde autour d'elle en chantant :

*Rossignolet, réveille-toi
Un berger te demande
Lan la
Un berger te demande,*

A ces paroles, l'endormie répond :

— *Moi, qu'es aqueou poulit bargier*
Que toujours me demando,
Lan la,
Que toujours me demando,

Le chœur en tournant :

N'es N... qui se fait roumar
N... que te demande....

L'endormie retorque préférer la
mort :

— *Se n'es aqueou lou roure pas*
Iou n'en farai la mouerto.

Le chœur n'insiste pas et chante :

Rosignolet. réveille-toi
T'en dounaren un autre,

L'endormie, qui n'est pas morte, re-
commence :

— *Moi, qu'es aqueou poulit bargier*
Que toujours me demando ?

jusqu'à ce qu'on nomme celui qui lui plaît, qui, alors, se mêle à la danse en chantant :

Se li plaise n'en veut intrar

Et n'en fairé lou brandou

Lan la,

Et n'en faire lou brandou.

Ces rondes d'enfant furent jadis censées agir sur les jeunes gens et exercer une véritable influence sur la communauté. Elles ne sont, d'ailleurs, le plus souvent, que des réductions de formes plus franches, réservées aux adultes où le demandeur est appelé le fiancé ou l'épouseur.

Dans une variante du rossignolet, la jeune fille contrefait la morte, ses compagnes chantent :

La sœur Lignotte ne dort pas

Mais elle fait la morte, lan la....

Hélas ! quo li farem dounar

A nouestro sur Lignotte, lan la...

N' per toun espous

A nouestro sur Lignotte, lan la...

Ce réveil de l'endormie, au nom de l'ami ou du futur « *espous* », constitue une véritable scène de rituel, un gracieux et séduisant mime liturgique. Sans doute, nous ne le sentons plus parce que nous sommes trop loin de l'esprit des primitifs qui créèrent les prototypes de ces danses et de ces chants.



Il suffit cependant d'interroger les Grecs pour se convaincre que les premières danses chantées étaient de véritables incantations d'amour. Lucien parle ainsi des Lacédémoniens :

« Lorsqu'ils ont fini de lutter avec les poignets et de se frapper à tour de

rôle les uns contre les autres, le combat se termine par une danse : un joueur de flûte s'assied au centre, soufflant et marquant la mesure avec son pied ; puis, les jeunes gens, le suivant par bandes, prennent en marchant en cadence toutes sortes d'attitudes, les-unes guerrières, les autres dansantes et chères à Bacchus et à Vénus.

« Au fait, la chanson qu'ils chantent en dansant est une invitation à Vénus et aux Amours de venir s'ébattre et danser avec eux »

L'intervention des dieux accentue nettement ici le caractère liturgique et incantatoire de ces danses et de ces chants. A ceux qui douteraient que les Grecs aient connu les rondes d'amour proprement dites, Lucien continue :

« On en fait autant dans la danse appelée le *Collier*. C'est en effet, une

sorte de ballet commun aux garçons et aux filles qui dansent un par un, en se tenant de manière à dessiner un collier. Le cercle commence par un garçon qui saute en jeune homme et comme il devra le faire à la guerre ; puis, vient une jeune fille, qui fait des pas modestes et qui montre comme les femmes doivent danser, de sorte qu'on peut dire que le collier représente l'union de la force et de la modestie. »

Vénus et les Amours se chargeaient certainement de rendre définitives certaines de ces unions passagères en inspirant l'amour aux couples qui représentaient le plus parfaitement la modestie attachée à la force. La nature et la magie ont souvent harmonisé leurs efforts et cela se conçoit, de reste puisque la magie est une création de la nature humaine.

Tout ceci n'est d'ailleurs que l'un des

rôles liturgiques de la ronde. Les rites de circumambulation ne visent pas seulement à délimiter, à encercler la personne ou le lieu, le terrain de l'action magico-religieuse, mais le temps durant lequel elle conservera son efficace.

C'est encore Lucien qui nous dit: « Le chœur des astres, la conjonction des planètes et des étoiles fixes, leur société harmonieuse, leur admirable concert sont les modèles de la première danse. » Plutarque confirme notre sceptique; il rapporte que Numa avait ordonné de tourner en rond en adorant, puis ajoute: « Le précepte de tourner en adorant les dieux avait, dit-on, pour objet d'imiter le mouvement de l'univers ».

*
* *

Mais nous pouvons aller plus avant.
Les étoiles en tournant en rond mènent

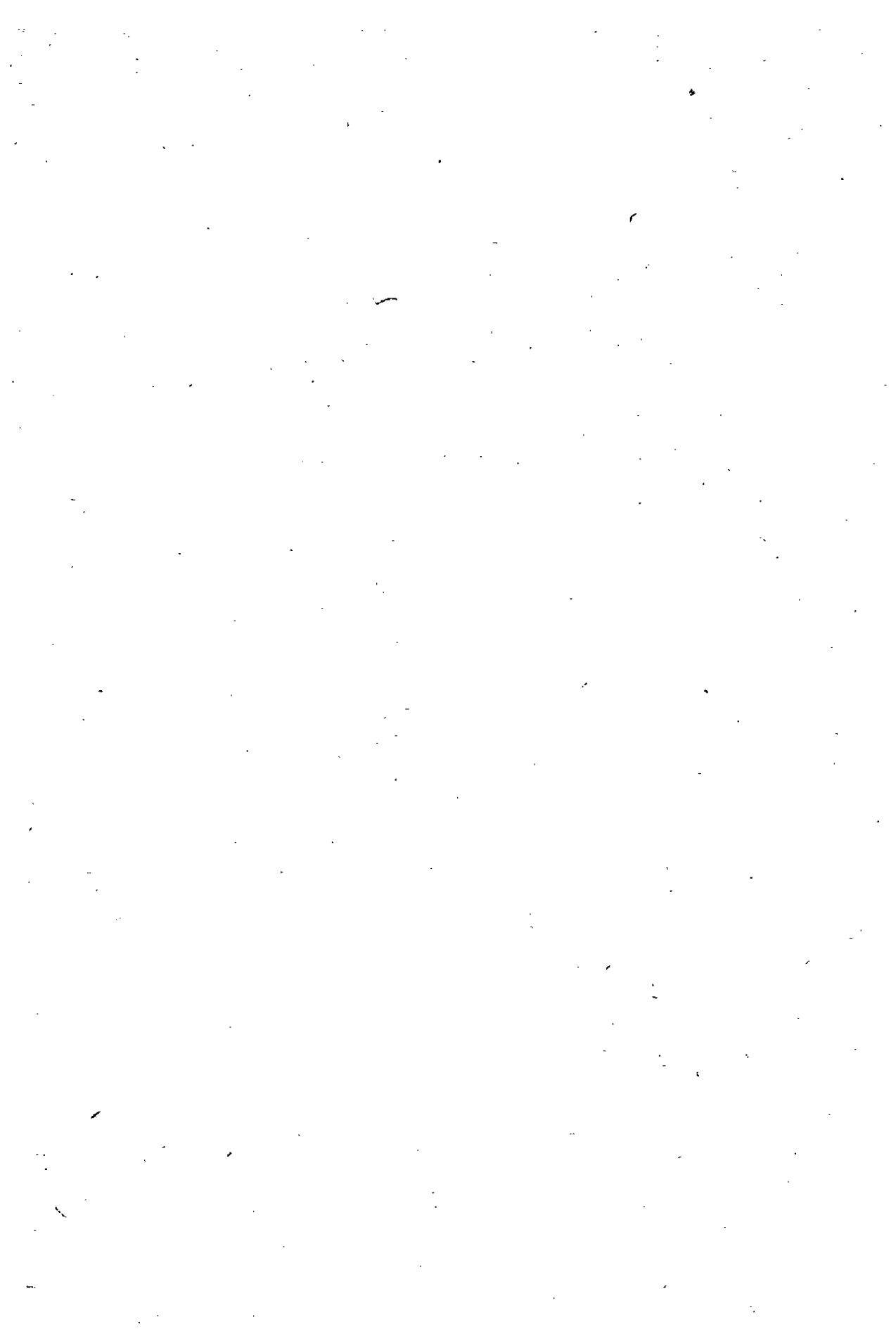
le monde, chacun sait que leurs pas mesurent le temps. Pour les anciens et pour les primitifs, le temps n'est pas une abstraction ou un cadre vide, mais le rayonnement magique des étoiles, une force qu'elles dégagent et répandent autour d'elles de telle sorte que leur influence entraîne nécessairement toute la période durant laquelle elles agissent sur notre terre ou notre individu. Aussi bien en imitant leur ronde ou plutôt en s'y associant dès leurs premiers pas, l'homme s'empare du temps où elles dominent et peut y faire retentir ses propres volontés. Parmi les hommes, ceux qui connaissent les chants magiques et les saintes minutes où chaque planète, chaque étoile, saisissent la terre dans leur danse, ceux-là peuvent sinon mener leurs rondes, associer au bonheur de leurs courses les destinées humaines.

La ronde en Russie est la forme la plus populaire de la danse et l'on ne laisse guère passer une belle soirée sans khorovod, sans danser en cercle. Cette forme de danse est constante ; mais il n'en est pas de même des chants qui l'accompagnent. On ne chante pas au printemps des chansons de veillées, ni des chants de moisson, en hiver. « Chaque mois a son cycle propre, c'est comme un rituel, nous dit le professeur Levitsky (de Iaroslav), il m'est arrivé plusieurs fois de demander à un paysan telle ou telle chanson. « Non, répondait-il, pas celle-là, ça ne convient pas ; ce n'est pas l'époque. »

Ce refus tenait à un sentiment profond du pouvoir du chant, soit pour favoriser, soit pour troubler le cours du temps et des saisons, et le professeur Levitsky ne croyait pas si bien dire lorsqu'il écrivait : c'est comme un

rituel. Nous allons tenter de restituer cet hymnaire du peuple, hymnaire où les charmes préhistoriques s'associent aux charmes gréco-romains, ou même à des charmes païens plus ou moins christianisés. La tentative est hardie, mais combien séduisante. J'offre ces pages à ceux qui ne redoutent pas les chemins où fleurit l'hypothèse et les sentiers non frayés.





CHAPITRE III

Les Temps Sacrés et spécialement de l'ouverture de l'année.

Les Chants de Noël.

Les rites et les cérémonies s'accomplissent nécessairement dans le temps, mais non pas le temps conçu à la façon des mathématiciens, comme une sorte de néant homogène et continu. Le temps sacré est une réalité substantielle, une sorte d'éther qui enveloppe les êtres et leurs actes, et les imprègne

de ses modalités particulières. En revanche, le rite et le cérémoniaire agit sur le temps sacré dans lequel ils opèrent pour le modifier à son tour, le rendre propice ou favorable.

Les parties successives du temps, telles qu'elles sont données par le calendrier, sont essentiellement hétérogènes et chacune d'elles forme un tout qui possède des qualités spéciales non-seulement de chaleur ou de froidure, mais de bienfaisance ou de malfaisance, de bonne ou de mauvaise fortune, d'abondance ou de stérilité. Le prêtre et le magicien peuvent agir sur chacune de ces divisions du temps et, par suite, en modifier profondément l'influence enveloppante au moyen de rites et de cérémonies pratiqués au moment précis où la période sacrée commence. La connaissance des dates critiques est un point essentiel de toute liturgie.

Le lien qui existe entre le déroulement d'une période sacrée et le début de cette période est parfaitement indiqué par la tradition relative aux douze jours et aux douze nuits qui vont de Noël à l'Epiphanie. Ces douze jours correspondent aux douze mois de l'année qui se préparent et indique le temps qui prédominera durant le cours de chacun d'eux.

Le jour de Noël représente le mois de janvier. Si le soleil est clair, luisant et beau, l'année suivante enrichira le laboureur, et, si la nuit est venteuse, elle enrichira le vigneron.

Le jour de Saint Etienne correspond au mois de février. Si le soleil est clair, les biens de la terre périliteront, et, s'il vente pendant la nuit, il n'y aura que peu de vin.

Le jour de Saint Jean l'Evangéliste répond au mois de mars. Si le soleil

est clair, grande mortalité dans l'air, principalement parmi les jeunes gens. Si la nuit est venteuse, menace de deuil public.

Le jour des Innocents représente le mois d'avril. Si le soleil est clair, les jeunes gens et les personnes entre deux âges seront affligés de nombreuses maladies. Si la nuit est venteuse, famine et cherté.

Le jour de Saint Thomas est l'image du mois de mai. Si le soleil est clair, les biens de la terre ne manqueront et trop cher ne coûteront. Si la nuit est venteuse, les gens d'études seront exposés à de nombreuses infirmités.

La veille de la Saint Sylvestre est en rapport avec le mois de juin. Si le soleil est clair, les *meix* (jardins) regorgeront de fruits et de légumes. Si la nuit est venteuse, il y aura du grain, du vin et

de l'huile et mille autres choses plus que besoin ne sera.

Le jour de Saint Sylvestre (31 décembre) nous donne du mois de juillet une idée exacte. Si le soleil est clair, les étangs et les rivières seront remplis de poissons; mais les grains seront rares et chers. Si la nuit est venteuse, la disette descendra au pays.

Le jour de l'an nous apprend ce que sera le mois d'août. Si le soleil est clair, il y aura du gibier à foison. Si la nuit est venteuse, la mort frappera partout à tort et à travers.

L'octave de Saint Etienne nous montre ce que septembre nous apportera. Si le soleil est clair, les animaux domestiques nous donneront aide et profit. Si la nuit est venteuse, la peste s'abattra sur le menu bétail et sur les mouches à miel.

L'octave de la Saint Jean nous indique ce que nous pouvons attendre d'octobre. Si le soleil est clair, le temps sera lourd et orageux. Si la nuit est venteuse, les valets de ferme geindront souvent.

L'octave des Innocents annonce les bonnes ou mauvaises dispositions de novembre. Si le soleil est clair, des épidémies ravageront villes et villages. Si la nuit est venteuse, maints cimetières auront besoin d'être agrandis.

La veille des Grands Rois fait connaître ce que décembre tient pour nous en réserve. Si le soleil est clair, il y aura guerre et bataille. Si la nuit est venteuse, les corbeaux et les loups trouveront de la pâture à souhait. »

L'ensemble de ces correspondances met fortement en lumière la croyance à l'action du début d'une période sur

son entier développement. En Franche-Comté, les douze nuits sont censées partir tantôt du solstice d'hiver, tantôt du 1^{er} janvier ; mais, dans l'un et l'autre cas, l'on admet que le début d'une période sacrée la détermine et la commande toute entière.

*
*
*

Une même date critique, un même point de départ peut être commun à la fois à deux périodes sacrées d'inégales longueurs et de qualités diverses, comme la saison et l'année. Outre les rites destinés à agir sur l'année nouvelle, on exécute également des cérémonies propres à modifier spécialement la saison ou la période sainte qui débute en même temps.

Ceux qui commencent une vie nouvelle, les enfants, les fiancés, les

jeunes époux sont, d'ailleurs, les officiants particulièrement désignés pour agir sur la nouveauté des périodes sacrées. Au XVII^e siècle, aux environs de Rennes, la nouvelle mariée, qui avait épousé en la paroisse de Saint Georges de Gréhaigne, devait exécuter *une chanson en dansant*, le premier dimanche après les épousailles, près du cimetière, à l'issue de la grand'messe. La semaine commençante bénéficiait ainsi du rayonnement de sa vie nouvelle.

Les rondes et les circumambulations psalmodiées au début d'une période sacrée nouaient une sorte de chaîne à engrenage entre le temps qui commençait à s'écouler et les exécutants de cette cérémonie. Les officiants, non-seulement aiguillaient ainsi la nouvelle période à leur bénéfice, mais en modifiaient les modalités dans un sens bien-

faisant. La ronde et la circumambulation constituent une courroie de transmission ou forment un appareillage mystique qui relie les lieux et les temps.

C'est vraisemblablement en vertu de cette conception que l'office de la fête des fous que l'on célébrait de Noël à l'Epiphanie, constituait une rapsodie de tout ce qui se chante durant le cours de l'année. On y passait en revue toutes les principales pièces des autres offices, chants de carême et chants de Pâques, hymnes de la Pentecôte et de la Toussaint. Le gai, le lugubre s'y succédaient tour à tour, récapitulant toute la liturgie de l'année.

*
* *

L'ouverture de l'année ou celle du printemps sont nécessairement des

dates critiques et chacun s'efforce alors d'atteler la terre au ciel. Nos *quêtes à la ronde* et nos *danses tournées* sont des survivances d'anciens rituels, destinés précisément à réaliser cet appareillage. Mais, pour se débrouiller au milieu de toutes ces survivances festales et saisonnières, il ne faut pas oublier que les populations européennes ont été soumises à de multiples régimes calendaires. Les Celtes divisant l'année en quatre intervalles de trois mois, le nouvel an tombait le 1^{er} février et le printemps s'ouvrait le 1^{er} mai. Les Grecs et les Romains commencèrent l'année au 1^{er} mars, qui passait en même temps pour l'ouverture du printemps. Les Français suivirent longtemps cet usage ; mais, vers le XIV^e siècle, le début de l'année fut rapproché du solstice d'hiver et fixé au

premier janvier, coïncidant avec les Brumales et les Calendes. D'autre part, l'année ecclésiastique, dont certaines fêtes sont à dates fixes et certaines à dates mobiles, plaça l'ouverture de l'année à Noël (fête fixe) et celle du printemps à Pâques (fête mobile oscillant du 23 mars au 21 avril). Dans ce système, la solennisation du début de l'année commence avec l'Avent, c'est-à-dire à la Saint Martin, 11 novembre (40 jours avant Noël) et la solennisation de l'ouverture du printemps avec le mardi-gras et le début du carême (40 jours avant Pâques). Ces trop brèves notions vont nous permettre de saisir le sens général des rites, des chants, des processions, que nous allons passer en revue.

La véritable date de l'ouverture de l'année devrait être le jour du solstice d'hiver, alors que les jours les plus

courts prennent fin et que le soleil va recommencer son ascension céleste. L'Eglise a justement adopté Noël dont notre jour de l'an n'est qu'une sorte de doublet profane. On a, d'ailleurs, vainement essayé de christianiser l'ouverture de l'année civile par la fête de la Circoncision.

Avec Noël tout recommence; le cercle de l'année et le cycle des saisons (*annus*, dont viennent *année* et *anneau*, veut dire *cercle*) ; et maints peuples païens admirent jadis que ce fut le temps où le monde prit sa forme, témoin ce vieux khorovod slave que l'on chante en Ukraine, au jour de Noël,

Quand il n'y avait pas de commencement

[du monde

Ni le ciel, ni la terre n'existaient non plus.

Seulement il y avait une mer bleue

Et au centre de la mer un frêne verdoyant.

Sur ce frêne perchent trois colombes.

Les trois colombes prennent l'avis l'une de

[l'autre,

Elles délibèrent, en conseil, comment ourdir
[le monde :

« Descendons au fond de la mer,

« Extrayous-en du sable menu, nous le sème-
rons,

« Ainsi une terre noire se fera pour vous,

« Le ciel clair et un soleil brillant,

« Un soleil brillant et une lune claire,

« La lune claire et une autre rayonnante

« L'amour rayonnant et une étoile mignonne. »

* *

L'ouverture du temps de Noël en Russie a conservé des traces considérables des rites païens qui servaient à ouvrir la saison. Les *kolyadki* que l'on chante alors dans tous les pays slaves en l'honneur de Jésus nouveau-né se chantaient autrefois en l'honneur d'une divinité solaire. Quelques *kolyadki* rappellent d'ailleurs les anciens sacrifices animaux que l'on offrait au soleil renaissant.

LE BOUC

*Au delà de la rivière, de la rivière rapide,
O kolyadka !
Là, sont d'épaisses forêts.
Dans ces forêts des feux sont allumés,
De grands feux sont allumés,
Autour des feux sont posés des bancs,
Sont posés des bancs de chêne.
Sur ces bancs, les jeunes gens,
Les jeunes gens, les belles jeunes filles
Chantent les chants de Kolyadka.*

Kolyadka ! Kolyadka !

*Au milieu d'eux est assis un vieillard :
Il aiguisé un couteau d'acier,
Un chaudron bouff vivement,
Près du chaudron se tient un bouc :
On va abattre le bouc.*

*Frère Ivanuskho
Sors, saute !
— Avec plaisir je sauterais,
Mais la pierre ardente*

*M'attire vers le chaudron ;
Les sables jaunes
Ont sucé à sec mon cœur.
O Kolyadka ! O Kolyadka !*

Les *Kolyadki* étaient essentiellement des rondes de sacrifice, le mot croate *Kolyadevati* signifie : offrir en sacrifice. Aujourd'hui, les *Kolyadki* sont presque toutes des rondes chrétiennes ou du moins semi-chrétiennes; témoin celle-ci:

*Kolyadka ! Kolyadka !
Kolyadka est arrivé
A la veille de la Nativité.
Nous sortons, nous chantons
Saute Kolyadka.*

*A travers toutes les cours, dans toutes les allées
Nous trouvons Kolyadka
Dans le cour de Pierre
Menons la ronde dans la cour de Pierre où il
[y a une barrière de fer
Dans le milieu de la cour, il y a trois chambres
Dans la première chambre se tient la lune
[brillante*

*Dans la seconde chambre, le rouge soleil
Dans la troisième chambre, la multitude des
[étoiles.*

Le chanteur explique ensuite que la lune est le maître de la maison, que le soleil est la maîtresse et que les étoiles sont leurs enfants, et conclut (car il s'agit d'un chant de quête) en leur souhaitant une bonne santé :

*Pendant de longues années, durant de longues
[années.*

*
* *

Dans l'Europe occidentale, les rondes et les quêtes de Noël ont entièrement perdu leur caractère païen. Les efforts réitérés de l'Eglise sont à peu près venus à bout de ce prodige.

La Constitution du roi Childebert, en 555, condamnait les jeux de bouffon et les sauteuses qui offensaient Dieu

durant les saintes nuits, spécialement celle de Noël.

Une ancienne tradition, dont il existe des versions multiples, atteste que les païens avaient coutume de danser et de chanter dans les cimetières et aux portes des églises à la Noël.

« Le prêtre Rupert disait la première messe de la nuit sainte. Les fidèles priaient avec ferveur dans l'église tandis qu'au dehors un homme portant le nom d'Albert et qui était encore entièrement adonné aux superstitions païennes, dansait dans le cimetière avec quinze autres hommes et trois femmes (d'autres disent six hommes et six femmes). Ces infidèles accompagnaient leurs danses de chants à bon droit condamnés par l'autorité ecclésiastique. Pendant que le prêtre invoquait l'agneau divin qui efface les

péchés du monde, les païens, dans le cimetière, chantaient en chœur :

Lumineux soleil renaissant, nous te saluons !

« Le prêtre envoya le sacristain pour inviter ces malheureux, au nom de l'enfant Jésus, à se retirer. Mais ils répondirent : *De même que nous ne le troublons pas en ce qu'il fait dans son église, qu'il nous laisse faire ici à son tour ce que bon nous semble ! La voûte céleste est le temple de nos dieux !*

« Le prêtre était arrivé aux paroles : *Dieu a affermi la terre qui ne sera point ébranlée*, les païens s'écriaient en dehors : *Terre, tu es notre mère.*

« De nouveau, le prêtre les fit exhorter de ne pas continuer ces clameurs sacrilèges. En vain. Ils étaient entêtés et se refusaient à prêter l'oreille à la

voix de la raison. Le prêtre disait : *Fille de Sion, soyez ravie de joie; fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse !*

« Les infidèles dansaient une dernière ronde en chantant : *O mère du feu, puissante déesse !*

« Et de nouveau le sacristain les pria de s'éloigner. *Nous ne t'obéirons pas,* répliqua Albert, *nous danserons malgré ton prêtre.*

« Le vacarme ne cessa ni pendant la communion, ni ensuite. Les païens ne se lassaient de chanter en l'honneur de leurs démons. Le prêtre qui commençait à s'embrouiller en ressentit un vif courroux et s'écria : *Eh bien ! soit, qu'ils continuent à danser ainsi pendant toute l'année !*

« Cette malédiction s'accomplit de suite et entièrement. Bon gré, mal gré, il leur fallut danser sans cesse, pendant

les plus grands froids de l'hiver, comme durant les brûlantes chaleurs de l'été, lorsque luisait le plus beau soleil et au milieu des pluies torrentielles, nuit et jour, sans un moment de répit. Ils n'avaient ni faim, ni soif, ne se fatiguaient pas ; n'avaient plus besoin de sommeil.

« *Ils étaient maudits.* Un frère voulut détacher par force de cette ronde infernale sa sœur qu'il aimait beaucoup. En vain ! Il lui arracha le bras hors du corps et elle n'en ressentit aucun mal, pas une goutte de sang ne sortit de ses veines, elle ne fit entendre aucune plainte ; aucun soupir ne lui échappa. On la vit continuer à danser et à chanter comme les autres. La terre s'enfonçait sous leurs pas. En été, ils étaient déjà parvenus jusqu'aux genoux dans la fosse ; en hiver, jusqu'au dos. Mais leur danse ne cessait pas, c'était affreux à voir ! Vers la fin de

l'année, saint Héribert, l'archevêque de Cologne, arriva. Il eut pitié de ces infortunés, les libéra de la malédiction et les fit entrer dans l'église. Les femmes ne tardèrent pas à expirer ; de même que peu après quelques hommes, qui, dans la tombe firent des miracles, preuve certaine qu'une aussi dure punition leur avait acquis la faveur de Dieu. Les autres, dont la vie se prolongea encore, ressentirent toujours un certain tremblement qui agitait tous leurs membres.

« Un récit fait arriver saint Héribert à la Saint-Jean-Baptiste, ce qui, abrégant la punition d'une demi-année, n'est pas, en pareil cas, un faible avantage pour les châtiés ». L'abbé Trithème dit que ce fait se passa en 1012, au moment où Robert, prêtre de l'église Saint-Magne, en Saxe, commençait la messe de minuit.

La chronique de Nuremberg place

l'événement en 1025, dans un village de l'évêché de Magdebourg.

—
* * *

Ce conte ecclésiastique n'eut pas toute l'efficacité qu'on en attendait, il a dû cependant être répété maintes fois du haut de la chaire. De guerre lasse, et peut-être sous la pression de la force, nos païens abandonnèrent le cimetière et le seuil de l'église, mais sans renoncer à leurs rites qu'ils continuèrent de pratiquer à l'intérieur même des sanctuaires. Nous voyons le concile de Sens, en 1485, recommander d'éviter les danses et les jeux de théâtre qui profanaient les temples et vilipendaient les choses sacrées dans la nuit de Noël. « Que si l'on fait quelque chose, que ce soit honnêtement, paisiblement, en peu de temps, sans

empêchement et amoindrissement des offices, sans masque ni barbouillage de figure, après une permission spéciale de l'ordinaire et le bon plaisir des membres de l'église ! ». En 1521, à propos des fêtes de Noël dans les églises, Erasme écrivait : « Alors résonnent les trombones, les trompettes, les cornets, les fifres, les orgues et l'on chante. On entend de hon-teuses chansons d'amour, d'après lesquelles dansent les mauvais garçons et les filles publiques. Ainsi on court en foule aux églises comme à un lieu de divertissement pour entendre quelque chose de gai et de réjouissant ».

• A la longue cependant, les prêtres, le suisse aidant, réussirent à faire la police de la nuit sainte, aussi bien à l'intérieur qu'à la porte de l'église. On entend encore parfois quelque solo profane ou quelque artiste de comédie

dans nos messes de minuit ; mais la chanson honteuse et les rondes fantasques en sont totalement exclues.

* * *

Cependant certaines pratiques païennes, — malgré tout, — survécurent. Les souhaits de bénédiction et de destruction que l'on faisait alors au nom des dieux anciens et, tout particulièrement du soleil nouveau, se maintinrent en maintes contrées. A cette époque, en Normandie, on allait par les plants de pommiers, avec des torches de paille, dites *colines* et *colinettes* et on y exorcisait un mauvais génie appelé *Barbassionné*, le *Barbasson* de Shakespeare. A Caen, les enfants se promenaient par les rues avec des colinettes en chantant :

*Salut, Noël d'où viens-tu
Depis un an qu'je n't'avais vu ?*

*Si tu viens dans mon clios
J'te brûlerai la barbe et les os,
Tau, tau, tau les mulots.*

Ce motif se répète à Coutances, mais plus complet, dans sa forme dialoguée.

LES GARÇONS

*Des pommes à chaque branquette
Tout plein ma pouquette.*

LES FILLES

*A chaque bourgeon
Tout plein mon cotillon,*

CHŒUR

*Taupes et mulots
Si tu viens dans mon clios
J'te brûle la barbe et les os.*

Cette incantation à double fin était renforcée par la circumambulation, d'ailleurs un peu décousue, des porteurs de *colines*.

Ces promenades aux flambeaux, accompagnées de souhaits collectifs et d'excommunications générales, sont plutôt rares à cette époque, le rite le plus coutumier est la quête en chansons qui recueille à la ronde les éléments d'un festin ou plutôt d'un véritable repas de communion.

Au pays basque, dans quelques communes de la Soule, les jeunes gens se présentaient jadis, le soir du 24 décembre, devant les maisons où il était né un enfant dans le courant de l'année et chantaient :

Sūhūlao ! liu, lao !

Sur la maisonnette sūhūlao !

Cet enfant d'en haut de la maisonnette

Demeure sur des sièges d'argent :

Argent et objets d'argent,

Les choses nécessaires à la maison :

Cet enfant d'en haut de la maisonnette

Est, pour le chœur des anges,

Monsieur et Madame d'en haut de la mai-

Ces chants sont pour vous ! [sonnette,

La coutume voulait que les maîtres du logis récompensent le chanteur. S'ils étaient contents de la quête, ils lançaient en adieu :

*Dame de la maison vous avez donné bellement
Et la compagnie le sait
Vous entrerez au ciel avec douze anges*

Au cas contraire, ils ne chantaient pas moins, mais :

*Dame de la maison vous avez donné chiche-
Et la compagnie le sait [ment
Vous entrerez en enfer avec douze diables.*

Cette quête chantante, d'origine profane, a été cependant christianisée à son tour dans une large mesure. Les anciens chants de quête ont été remplacés à peu près partout par des Noëls. En Bretagne, et tout particulièrement dans l'Ille-et-Vilaine, les petits garçons vont par les rues des villages

et des bourgs portant chacun une chandelle allumée et chantant des Noëls qu'ils terminent par cet appel :

Chantons Noël

Pour un' pomme

Pour un' poire

Pour un petit coup de cidre à boire.

Cette pratique s'est également perpétuée en Belgique, dans le Bourbonnais, dans l'Armagnac, dans les Landes et maintes autres régions.



En Roumanie, les *Colindes*, ainsi appelle-t-on les chants des quêteurs de Noël, ont beaucoup mieux conservé leur caractère d'incantation, pour l'ouverture de l'année. Un enfant portant une étoile lumineuse de papier huilé est suivi d'autres enfants représentant

les mages et le roi Hérode. Ils sont suivis par des jeunes gens portant une image qui représente la naissance de Jésus-Christ. Tous chantent sous les fenêtres des maisons la chanson suivante :

« Levez-vous, levez-vous, grands boyards ; levez-vous, Roumains laboureurs, car voici venir les chanteurs de Colindes qui, à minuit, vous annoncent le Dieu Sauveur, le Dieu nouveau-né, vêtu de fleurs de lis, le vrai Dieu Soleil aux rayons éclatants.

« Levez-vous, levez-vous, grands boyards ; levez-vous Roumains laboureurs, car au ciel a paru une étoile d'empereur, étoile à la chevelure brillante, présage de bonheur. Voici que le monde fleurit, la terre se rajeunit, les tourterelles chantent dans le bois, les hirondelles à la fenêtre. Un beau pigeon est arrivé de l'Occident, il vous

a apporté une fleur blanche et s'est posé à votre chevet, Il vous souhaite de vivre heureux pendant de longues années, de fleurir comme les pommiers et de vieillir comme eux.

D'autres fois, garçons et fillettes parcourent les rues en chantant à tue-tête :

*Bonne matinée
Petit vieux de l'année
Nous dormerez-vous
Refuserez-vous*

et parfois la requête se développe ainsi :

*Nous refuserez-vous
Nous donnerez-vous ?
Quelques poires
Pour la soif,
Quelques noix
Contre le froid,
Un p'tit pain
Contre la faim.*

*Ou quèques p'tits sous ?
Ou bien dormez-vous
Sens dessus-dessous.*

Il est de bon augure de répondre à ce salut en jetant aux chanteurs des bonbons de Noël, des noix, des pommes, des poires, quelquefois même des sous. Les noctambules recueillent ces dons attendus, dans une musette qu'ils portent en bandoulière et poursuivent, la canne en main (obligatoire contre les chiens criards) leur promenade jusqu'à ce que l'aube les surprenne.



Tous ces *membra disjecta* disparus ou sur le point d'être à jamais abolis, permettent cependant de reconstituer la fête primitive de l'antique solstice. Tout d'abord, la quête aux flambeaux

constituait non seulement une circumambulation destinée à protéger le village ou la ville, en l'entourant d'un cercle de feu, mais permettait de réunir à la fois le bois destiné au bûcher et les victuailles, voire les victimes, destinées au repas sacrificiel.

Le bouc que les Russes jetaient jadis dans le chaudron de Noël a encore son équivalent en Italie. La *Befana*, c'est-à-dire la vieille femme qui représente l'année mourante, est toujours l'objet d'un véritable sacrifice. Un cortège nombreux, que précède une musique barbare et une mascarade pittoresque, escorte la vieille qui porte la fleur de lys et la quenouille et, arrivé sur la place du village, la plonge dans le feu monstre qui lui a été préparé. Et tout aussitôt commence la *riota della Befana*, fermée par une ronde d'enfants qui tourne autour du feu en chantant à tue-tête.

En France, on célèbre la mort de la vieille en d'autres jours ; mais nous savons par Du Tillot, citant une rarissime brochure de 1645, que parmi les chansons profanes que l'on mêlait aux cantiques de Noël, l'une d'elles était précisément consacrée à la vieille. Il est vrai qu'on l'avait remplacée par le *Magnificat*, mais en conservant l'air de cette ronde impertinente dont il cite même le refrain :

*Que ne vous requinquez-vous, Vieille,
Que ne vous requinquez-vous donc ?*

Cette vieille est d'ailleurs comme le phénix, elle renaît de ses cendres. La flamme du foyer où elle se consume contribue non seulement à réchauffer le soleil nouveau et à fortifier sa tiédeur, mais engendre une création nouvelle, la jeune année belle et rose comme une aurore.

Après la quête et le sacrifice rénovateur, il convient de rappeler les repas joyeux des quêteurs et le réveillon qui suit encore la messe de minuit, véritable repas de communion, grâce auquel on participe à toutes les forces qui jaillissent alors de toutes parts auréolant le soleil et l'année nouvelle.

CHAPITRE IV

Les libertés de décembre et la Fête des Rois.

Les trois jours qui suivent la fête de Noël, 26, 27 et 28 décembre, consacrés respectivement à Saint-Etienne, à Saint-Jean l'Evangiliste et aux Saints Innocents, durant tout le moyen âge et, jusqu'au début du XIX^e siècle, furent remplis par des cérémonies burlesques, fêtes des sous-diacres ou

des diacres saouls, fête des fous et fête des enfants. On y parodiait et, du même coup, on renforçait l'efficace des rites de la Sainte Journée.

Ce triduum qui avait primitivement un but de purification ne déroulait pas simplement une série de cérémonies satiriques, mais constituait une sorte d'accusation publique de tous ceux qui exerçaient un pouvoir quelconque, une sorte de confession et d'expiation exécutée par la voix populaire au profit de la cité.

Les officiants du premier jour étaient recrutés dans les bacheliers et le petit clergé : escholiers, clercs et sous-diacres ; ceux du second jour, parmi les membres d'une folle confrérie où figuraient toutes les classes de la société ; ceux du troisième jour n'étaient autre que les enfants (les Innocents) qui, ce jour-là, pouvaient faire

la loi aux maîtres et aux parents. C'est ce que l'on appelait les *Libertés de décembre*. La satire s'y exerçait à son aise, au gaudissement d'un chacun et l'on n'hésitait pas à y caricaturer l'hypocrisie et la dissolution, parfois en de véritables tableaux vivants.

Au commencement du XVIII^e siècle, dans l'église Saint-Etienne, de Dijon, aujourd'hui la Bourse du Commerce, on chantait encore une épître farcie, c'est-à-dire moitié latine, moitié française. C'étaient deux enfants de chœur qui débitaient le français sur un ton de complainte.

Voici le début de celle que l'on chantait en Picardie, au témoignage de Dom Grenier :

Epistola Sancti Stephanis protomartyris
Entendez tuit a chest sarmon,
Et clerc et lay tot environ,
Conter vous veuil la passion.

*De saint Esteule le Baron,
Comment et par quel mesproison (outrage)
Le lapidèrent li felon (trattre)
Por Jhesu-Christ et por son nom,
La loyere (l'entendrez) bien en la lection,
Lectio Actum Apostolorum
Cheste lechon con chi vous lis,
Saint Ius l'apele qui le fist,
Fait des Apostres Jhesu-Cherist.
Saint Esperites li aprit.
In diebus illis, etc.*



On ne se contentait pas d'introduire le français au milieu du latin liturgique, mais on dansait dans l'église. Le jour de Noël, après vêpres, les diacres dansaient une antienne à Saint-Etienne ; le jour de la fête de ce saint, c'étaient les prêtres ; le jour de la Saint-Jean, c'étaient les enfants de chœur ; quant aux sous-diacres, ils se

réservaient le jour de la circoncision ou de l'Épiphanie.

Ces danses étaient d'ailleurs souvent accompagnées de chants tout à fait profanes. En 1473, le concile de Tolède déclare : « Aussi dans nos métropoles, nos églises, cathédrales et autres, la coutume inepte étant aux fêtes de Noël, de Saint-Étienne, Saint-Jean et des Saints Innocents... d'introduire dans les églises des larves, des monstres et d'y faire des jeux de théâtre... en outre d'y parler tumultueusement, de pousser des cris, *de chanter des vers et de tenir des discours dérisoires* qui empêchent l'office et détournent l'esprit du peuple des choses pieuses nous défendons... etc.

A Reims, la fête des Innocents de 1490 provoqua de graves incidents. « Les vicaires et les enfants de chœur exécutèrent quelques jeux auxquels

fut représentée la nouvelle façon de chaperons inventée à Paris depuis un an, et que portaient aucune femme bourgeoise de Reims, disant qu'elles avaient entrepris de singer la façon des dames de Paris ». Deux personnages en habit de femme y débitaient des rimes qui pourraient bien, être de Coquillard.

*Femme au chaperon avalé
Qui va les crucifix rongeurs
C'est signe qu'elle a estallé*

Et autrefois hanté marchans.

*Femme qui met quand elle s'habille
Trois heures à être coiffée
C'est signe qu'il lui faut l'estrille
Pour être mieux enharnachée*

D'autres rimes plus déshonnêtes suivait les premières ; les unes et les autres indisposèrent les maris de ces dames et messieurs de la Bazoche qui

répondirent par une *sottie* et un charivari à l'encontre des chanoines. Toute l'église de Reims en frémit.

Une instruction contre les diffamateurs et tapageurs aboutit aux actes capitulaires des 18, 21 et 23 février par lesquels tout ce monde était excommunié. « Puis, Nicolas Jacquier, l'un de ceux qui avaient joué la farce, ne laissant pas de venir à l'église, le chapitre fit commandement au soubz chancre de l'église de le mettre hors, lui et ses consors ». Après quoi, Messieurs de la Bazoche et leurs consors se résignèrent au repos.



Nous apprenons par la lettre circulaire que l'Université de Paris écrivait aux prélats et aux églises de France, en 1444, que dans les temps mêmes de

la célébration de l'office divin ; les ecclésiastiques y paraissaient les uns avec des masques d'une figure monstrueuse, les autres en habits de femme ; qu'ils éalisaient un évêque ou un archevêque des fous (voire un pape), qu'ils le vêtaient d'habits pontificaux, lui faisaient donner la bénédiction à ceux qui chantaient les leçons des matines et au peuple ; qu'ils faisaient l'office et y assistaient en habits séculiers ; qu'ils *dansaient dans le chœur et y chantaient des chansons dissolues* ; qu'ils y mangeaient de la chair jusqu'à l'autel, et proche du célébrant ; qu'ils jouaient aux dez, et faisaient des encensements avec la fumée de leurs vieux souliers, qu'ils brûlaient ; qu'ils y couraient et dansaient sans aucune honte ; *qu'ensuite ils se promenaient dans les villes, sur les théâtres et dans des chariots et*

qu'enfin pour faire rire le peuple, ils faisaient des postures indécentes et proféraient des paroles bouffonnes et impies. Les plus libertins d'entre les séculiers se mêlaient parmi le clergé ; pour faire aussi quelques personnages de fous, en habits ecclésiastiques de moines ou de religieuses.

Le Père Théophile Raynaud témoigne qu'à la messe du jour de Saint-Etienne, on chantait une *prose de l'âne* qu'il a vue dans le rituel d'une église métropolitaine qu'il ne nomme point, et que cette prose s'appelait aussi la *prose des fous*. Il ajoute qu'il y en avait une autre que l'on chantait à la messe le jour de saint Jean l'Evangeliste, laquelle on nommait la *prose du bœuf*. A Sens, à Narbonne, durant la fête des fous, c'est-à-dire de Noël à l'Epiphanie, les mascarades et les farces allaient leur train troublant les

offices par leurs danses, emplissant les églises du tintamarre de leurs cris et de leurs chants.

On peut ranger parmi les chansons profanes des libertés de décembre cette parodie en vers farcis de la séquence de Noël : *Lætabundus exultet*. Un mystère latin sur cette fête la met dans la bouche de Saint-Augustin. Elle circule de très bonne heure en France et en Angleterre. Francisque-Michel l'a découverte dans un manuscrit du XIII^e siècle. Elle a pour titre :

CHANSON SUR L'AIR DE LETABUNDUS

Or hi parra
La cerveyse nos chantera
Alleluia

Qui que aukes en beyet
Si tel seyt com estre doit
Res miranda !

*Bevez quand l'avez en poin
Bon est droit. car nuit est loing
Sol de stella*

*Bevez bien e bevez bel
Il vos vendra del tonel
Semper clara.*

*Bevez bel et bevez bien
Vo le vostre e jo le mien
Pari forma.*

*De ço soit bien pourveu
Qui que aukes le tient al fu,
Fit corrupta.*

*Riches gens funs lur bruit :
Feson nus nostre deduit,
Valle nostra*

*Beneyt soit li bon veisin,
Qui nus dune payn e vin,
Carne sumpta,*

*Ne nostre tonel wis ne fut,
Kar plein ert de bon frut.
Et si ert tus anuit
Puerpera*

Ce chant bachique se répétait sans doute durant ces trois jours de folie et tout particulièrement le jour de la Saint-Jean, jour solennel pour les buveurs bons chrétiens. On bénit en ce jour le vin à l'église et *l'amour de Saint-Jean* (ainsi s'appelait ce saint breuvage) assurait les plus grands bénéfices sur la terre comme au ciel. Le prêtre, après avoir béni le vin, le présentait à boire aux assistants en disant : *Buvez la charité de Saint-Jean.*

* * *

C'étaient durant ces jours que les enfants de chœur de Chalon-sur-Saône élisaient un évêque des fous. A Romans, à Valence et dans le diocèse de Viviers les *sclaffards* ou les *esclaffards*, c'est-à-dire les clercs et les enfants de chœur, nommaient aux voix

un évêque et un abbé des fous, voire toute une cour de conseillers. En Flandre, le droit d'élection était réservé aux bourgeois et l'élu se nommait l'évêque des sots. C'était lui qui présidait aux Soties ou aux Sottises dans lesquelles on satirisait tout particulièrement les gens d'église. Tous ces fous, ainsi qu'en témoigne une chanson du XV^e siècle, étaient d'ailleurs bons buveurs :

*Monsieur l'abbé et monsieur son valet
Sont faiz égaux tous deux comme de cire,
L'un est grand fol, l'autre petit folet.
L'un veut railler, l'autre gaudir et rire
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire.*

A Viviers et à Antibes, l'abbé du Clergé, autre nom de l'évêque des fous, distribuait au peuple des bénédictions et des indulgences accompagnées de formules impertinentes dans lesquelles, par dérision, il souhaitait à ceux qu'il bénissait quelque maladie ridicule ou

plaisante. A la fin de l'office, l'aumônier disait à pleine voix : *silete, silete, silentium habete*. Le chœur répondait : *Deo gratias*. L'évêque fou, après avoir dit *adjutorium*, etc., donnait sa bénédiction, et l'aumônier prononçait, en provençal, avec beaucoup de gravité, les indulgences suivantes :

*De par Monseigneur l'Evêque
Que Dieu vous donne mal à la rate,
Avec une pleine pannetée de pardons.
Et deux doigts de teigne sous le menton.*

ou encore :

*Monseigneur qui est ici présent
Vous donne vingt pannetées de mal de dents,
Et à tous vous autres aussi
Il donne una coa de Roussi.*

Les archives de la cathédrale de Châlon-sur-Marne nous ont conservé une précieuse relation de la Fête des Fous.

La veille, on dressait un théâtre devant le grand portail de la cathédrale ; le jour, on y préparait un festin, qui était aux frais du chapitre. Lorsque tout était disposé, on allait en procession, environ à deux heures après-midi, en la maison de la *Maîtrise des Fous*, pour y prendre l'*évêque des Fous*, monté sur un âne que l'on conduisait au son de toutes sortes d'instruments et de cloches, jusqu'au lieu où était érigé le théâtre. Là, il descendait de son âne, qui était paré d'une belle housse et autres magnifiques harnachements. L'*évêque des Fous*, revêtu d'une chape, coiffé d'une mitre, portant la croix pectorale, les gants et la crosse, montait sur le théâtre, s'asseyait à table avec ses officiers : ils mangeaient et buvaient ensemble ce qu'on leur avait préparé, suivant leur goût. C'était ordinairement les chanoines les plus qualifiés qui composaient la *Maison des*

Fous. On remontait sur le théâtre pour y boire et manger, et, pendant ce second repas, où l'évêque figurait sur une estrade, les chapelains, les chantres, les bas officiers se divisaient en trois bandes.

« La première restait autour de l'église et aux environs du théâtre, comme pour y servir de sentinelle. La seconde était dans l'escalier même, y chantait certains mots confus, vides de sens, faisant des grimaces et des contorsions horribles ; et la troisième parcourait le cloître et les rues. Après le repas, ils allaient chanter avec beaucoup de précipitation les vêpres ; lorsqu'elles étaient finies, deux chantres et le maître de chapelle, battant la mesure, chantaient en musique un motet que l'on trouve encore dans le cérémonial de la cathédrale, et dont voici les paroles :

« Chantons à pleine voix et répétons, dans ces jours où il nous est permis de nous livrer à la joie, en présence de tous, Honneur, gloire et louange à Saint Etienne

Que chacun prenne part au festin et mange à discrétion. Allons, buvez ; buvez encore les vins les plus exquis.

Et alors, amis et bons enfants, applaudissez, faites entendre des cris de joie avec nous, car c'est aujourd'hui notre fête et nous voulons la célébrer par de joyeuses gambades.

C'est pourquoi chassez tout noir souci et réjouissons-nous aujourd'hui et jusqu'à la consommation des siècles. Ainsi soit-il. »

Après le motet, on faisait une cavalcade devant et autour de l'église ; ensuite, dans les rues adjacentes, avec des hautbois, flûtes, harpes, flageolets,

basses, tambours et autres instruments faisant beaucoup de bruit.

Après avoir parcouru le cloître et les environs, ils allaient par toute la ville, ayant en tête une troupe d'enfants portant des flambeaux, des encensoirs et des falots. Arrivés au marché, ils jouaient à la paume, *adventantes simul forum ludunt ad palmam*.

Après le jeu, la danse, et surtout de grandes cavalcades recommençaient. Au retour, une partie du peuple suivait les chanoines, et une autre réunie devant l'église avec des chaudrons et des marmites de cuivre et de fonte, frappait ces divers ustensiles l'un contre l'autre et faisait un charivari effroyable, en poussant de longs hurlements. Pendant cette symphonie burlesque, on sonnait toutes les cloches, et le clergé s'habillait d'une manière grotesque et bouffonne.



Ces chansons des Libertés de décembre avaient souvent un caractère libertin ou grivois et je ne serais pas étonné que cette ronde farcie du milieu du XVI^e siècle ait appartenu au répertoire de quelque confrérie de fous :

*Vous qui aymés les dames,
Au signe gemini.
Ne leur faistes nul blâme,
Mais supplicamini :*

*Tatés leurs mamelettes,
Et obsculamini ;
Leurs petites cuissettes,
Lors aplectamini ;*

*Si deux fois vous le faites,
Sans contradimini,
Vos amours sont parfaites,
Sed non loquimini*

*Mettez-vous en ouvrage
Sed operamini
On vous dira courage
Cum revertimini.*

La fête des Innocents n'étant que la suite des deux fêtes de Saint-Etienne et de Saint-Jean, la fête des fous recevait parfois le nom d'Episcopat des enfants. A Vienne, en Dauphiné, l'évêque des Innocents, élu dès le 15 décembre, ne cessait de figurer en diverses cérémonies jusqu'à l'Epiphanie. Le 17^e canon du concile de Salzbourg, en 1274, s'exprime ainsi : Quant à ces jeux nuisibles dénommés vulgairement les *Eptus Puer*, c'est-à-dire l'épiscopat des enfants (*episcopatus puerorum*), au milieu desquels il se passe des choses très inconvenantes dans les églises, et qui sont cause de fautes considérables et de graves dommages, nous les défendons absolument

aux ecclésiastiques, à moins toutefois que les acteurs ne soient âgés de moins de seize ans, et pourvu qu'il n'y ait aucune personne plus âgée ni parmi les enfants, ni présentes.

Odon Rigaut, qui occupa le siège de Rouen vers la fin du XIII^e siècle, prélat fort zélé pour tout ce qui concernait le culte, a laissé une sorte de journal où il consignait ses observations. Il trouva des pièces farcies chez les religieuses de Caen. *In festo Innocentum cantant lectionnes suas cum farsis*. Il parle d'un jeu populaire qu'il trouva chez les clercs d'une église de Gournai : *dissolute et scurriliter* (avec des bouffonneries) *se habebant descendo choreas per vicos et faciendo le virili* et le virelai était un poème composé de petits vers sur deux rimes. Dans ce même registre sont réprimandées les religieuses de Montivilliers. *Nimia*

jacositate et scurrilibus cantibus est pote farcis conductis (cantiques) motobis (motets).

La fête des Innocents avec ses rondes et ses chants bouffons se célébrait volontiers dans les cloîtres, tant parmi les religieux que les religieuses. Ils estimaient sans doute et non sans raison que leur vie pouvait compter parmi les plus innocentes. Bien entendu, chanoines, bourgeois et valets ne manquaient guère de s'associer à ces mascarades et à ces jeux, parfois au grand dam de la paix publique, toujours aux dépens des bonnes mœurs.

Au temps de Charles V, la succession des cérémonies qui emplissait l'intervalle entre Noël et les Rois, était considérée comme une seule et même fête émanée des anciennes saturnales romaines. Paul Jove embrasse toute la série des fêtes qui se succédaient

alors, sous le nom générique de *Natalitia*. On ne doit donc pas s'étonner si la date de la fête des fous variait selon les pays. Les Belges ne la célébraient que du 1^{er} au 6 janvier et parfois même plus tard. Au XVII^e siècle, le roi de l'Epiphanie régnait de la veille de Noël jusqu'au 6 janvier ; aujourd'hui la royauté ne s'exerce plus que la veille et le jour des Rois. Jadis, un homme de qualité, en Angleterre, aurait cru déchoir s'il n'avait pas tenu table ouverte durant douze jours ; on se contente maintenant du réveillon qui suit la messe de minuit et des festins du roi boit au jour de l'Epiphanie.

L'église, pour arrêter ce débordement des jours de joie à la fête des Rois, y avait accumulé les commémorations : Visite des mages à la crèche, baptême de Jésus, changement de l'eau en vin. On doit reconnaître

qu'elle a réussi dans une large mesure ; mais ce dernier jour de fête est demeuré une solennité des plus populaires. De nouvelles quêtes, un banquet nouveau, l'élection d'une infinité de rois éphémères chargés de distribuer les grâces et les forces qui surgissent de toutes parts à cette époque, apportent l'efficace à toute la série de ces rites de renaissance et d'épanouissement.



C'est la veille de l'Epiphanie que dans certaines régions on pratique l'exorcisme des taupes et des mulots à torches allumées. A Saint-Waast et à Réville, en Normandie, des centaines d'enfants armés de collinettes ou flambarts parcourent le pays en criant :

Taupes et mulots

Sors de mon clos

Ou je te mets le feu sur le dos.

Dans le pays Bessin, l'incantation est beaucoup plus développée, l'exorcisme s'y accompagne de souhaits de fécondité.

*Couline vaut lolot, La couline donne du lait
Pipe au pommier, Une pipe au pommier
Guerbe au boissey, Un boisseau à la gerbe
Bieurre et lait, Du beurre et du lait
Tout à planté, Tout en abondance*

*Adieu Noël,
Il est passé.*

*Couline vaut lolot,
Pipe au pommier,
Guerbe au boissey,
Bieurre et lait,
Tout a planté.
Noël s'en va,
Il reviendra,*

*Couline vaut lolot,
Pipe au pommier,
Guerbe au boissey,
Bieurre et lait,
Tout a planté.*

*Taupes et mulots
Sors de mon clos,
Ou je te casse le dos.*



Après l'exorcisme de la vigile venait la quête du soir des Rois, quête de bouche, bien entendu. Dans certaines régions il n'y avait guère que les mendiants qui se présentaient aux portes pour demander la part à Dieu. Dans le Louhannais, ils psalmodiaient une sorte de complainte plus ou moins patoisée, mêlée de vœux :

*Bonsoir à la compagnie
De cette maison
Je vous souhaite année jolie
Et biens en saison.*

*Je suis de pays étrange
Venu en ce lieu,
Pour demander à qui mange
Une part à Dieu*

*Apprêtez votre fourchette
Et vot' couteau,
Pour nous donner une miette
De votre gâteau.*

Nous retrouvons le même compliment en Normandie tout au moins pour les deux premiers couplets. Voici la suite :

*Amis puisque nous sommes ensemble
Faut savoir qui est le roi,
En chantant à tête nue,
En chantant tout d'une voix :
Le roi boit, le roi boit,
La part à Dieu s'il vous plait.*

*Amis puisque nous sommes ensemble
Il faut avoir un gâteau,
C'est au plus vieux que nous sommes
A le couper en morceaux.*

*Voilà coupée la jallue,
Faut savoir qui est le roy,
En chantant à tête nue,
En chantant tous d'une voix :
Le roi boit, le roi boit
La part à Dieu s'il vous plait.*

*Dépêchez-vous, je vous prie,
De nous renvoyer,
A une autre compagnie,
Pour la saluer.*

*Les Bressans ironiques avec lenteur
chantent en traînant :*

*Madame de séant qui êtes à votre aise,
Les deux pieds vers le feu, le cul sur votre
[chaise*

REFRAIN

*Pour Dieu, pour Dieu, donnez-nous un peu
De la part à Dieu Madame,*

2

*Si vous ne voulez pas nous en donner,
Nous faites pas attendre,
Nos souliers sont percés
Nous avons les pieds tendres,
Pour Dieu, etc.*

A Epinal, la formule des chanteurs
était plus énigmatique :

*J'ai cinq enfants dans mon panier,
Et moi fait six.
Donnez-moi la part du Roi,
Si la Reine n'est encore.*

Ces usages ont disparu. Faut-il avec
Jean le Houx en accuser la chiche avarice des bourgeois

*Mais par la chiche avarice,
Les bourgeois de qualité
Ont ce dévot exercice
Aux (pauvres mendiants) quitté.*

L'avarice n'est pas la seule coupable,
il faut y ajouter une désaffectation et
une incompréhension de toutes les
coutumes du passé.

*
* *

Dans l'Est, de jeunes garçons et des
enfants se déguisent encore en rois

mages pour aller quêter de porté en porte. Dans le Doubs, « ils forment un groupe de trois personnages affublés. par dessus leurs vêtements, d'une longue chemise blanche serrée à la taille par un ruban de couleurs ; ils se coiffent de bonnets pointus en carton, décorés d'une étoile en papier doré et de rubans flottants ; c'est ce qu'ils appellent leurs diadèmes. L'un d'eux, la figure barbouillée de suif, représente Melchior, le roi nègre. Ils portent de longs bâtons surmontés d'une étoile qu'ils font constamment tourner. Ainsi accoutrés ils vont chantant la chanson suivante :

*Trois rois nous sommes rencontrés
Venant de diverses contrées :
Nous sommes ici tous trois venus
Pour adorer l'enfant Jésus,*

*En quinze jours quatre cent lieux
Nous avons fait en cherchant Dieu,*

*Une étoile d'or nous a conduits
Qui nous éclairait Jour et nuit.*

*En Orient l'ayant cherché
A Bethléem l'avons trouvé,
Nous lui avons fait nos présents
D'or, de myrrhe et puis d'encens.*

*A l'étable en ce pauvre lieu,
Là où est né le fils de Dieu,
L'âne et le bœuf à l'entour
Qui le réchauffait nuit et jour.*

*Le roi Hérode, ce méchant,
Nous demande de cet enfant,
Pour l'adorer ainsi que vous :
Ce vilain traître en est jaloux.*

Après la chanson vient la quête. C'est généralement le roi nègre qui sollicite les écoutants en secouant une tirelire ou en présentant un panier dans lequel chacun, selon sa générosité, met un œuf, des noix, des noisettes, une pomme, etc. Jadis, au temps où l'on

filait, il n'était pas rare qu'on donnât un *étoupon* (poupée de chanvre).

Dans l'arrondissement de Pontarlier, les quêteurs chantent une chanson toute à fait différente de la première.

*C'est aujourd'hui le six janvier
Tous les rois nous viennent chanter
En chantant, en chantant,
Vive le roi, la reine qui boit !*

*Le gâteau est sur la table
Le couteau qui le regarde
En chantant, etc...*

*Monsieur, si vous êtes roi,
Vous êtes des plus adroits,
En chantant, etc...*

*Vous en serez récompensé,
Pendant toute l'éternité,
En chantant, etc...*

*Monsieur, si vous êtes de la troupe
C'est pour mieux casser la croûte
En chantant, etc...*

*Monsieur, si vous êtes bonne gent
C'est pour nous donner de l'argent,
En chantant, etc...*

*Si vous n'voulez rien donner
Ne vous faites pas tant prier,
En chantant, etc...*

*Car le froid en fait assez
Vous devriez bien le penser,
En chantant, etc...*

*Dieu bénira la maison
Les poutres et les chevrons.
En chantant, etc...*

*Le père, la mère également,
Les enfants pareillement,
En chantant, etc...*

En Champagne, les quêteuses de-
mandaient du vin :

*Si vous avez du vin clairret,
Donnez-nous en un gobelet
Nous le boirons (bis).*

Cette quête se terminait naturellement par un repas. Dans le Berry, Leurs Majestés, de retour à la ferme, pensaient sagement n'avoir rien de mieux à faire que de se remettre à table ; car bien manger, bien boire, bien rire, c'était véritablement pour nos bons rois s'occuper *d'affaires d'Etat*, et c'est parce que tous firent preuve à un éminent degré de ce *triple talent* que leur règne n'est pas encore aboli.

*
* *

Dans certains villages (où la christianisation du rite est tout à fait complète) la quête est faite au profit de l'église ; mais le curé offre à diner aux quêteurs. De toutes façons la cérémonie essentielle demeure.

Ces repas ont évidemment une efficacité magique, les aliments sont alors

tout chargés de ces forces nouvelles que rayonne le nouveau soleil. Ils se terminent d'ailleurs par des danses et des rondes dans lesquelles se réconcilient les fous et les gens de bon sens, les sots et les personnes raisonnables ! Les gens graves redeviennent les maîtres et tous les Innocents reprennent la route de la discipline, ainsi que les étoiles dans le ciel.

CHAPITRE V

Le nouvel an

Les souhaits et les étrennes

L'ouverture de l'année civile est une sorte de doublet profane de Noël ou de l'ouverture de l'année religieuse. Rien d'étonnant à ce que nous retrouvions alors les rites qui se pratiquent pour la Noël. Dans certains villages franc-comtois, la veille du 1^{er} janvier les jeunes gens, surtout les enfants.

fabriquent des torches grossières avec des bouchons fendus plusieurs fois aux extrémités. A la tombée de la nuit, ils montent sur la hauteur : quand le pays est plat ils se rendent tout bonnement au milieu des champs et là ils allument leurs torches en sautant et en criant :

Bonne année reviens,

Ramène du pain

Du vin

De tous les biens :

Des nézilles (noisettes)

Pour les filles,

Des échaulons (noix)

Pour les garçons.

Il y en a qui ajoutent :

Des croûtes de pain moisi pour les vieilles
[femmes.]

La quête des étrennes a été universelle, mais elle se fait plus généralement le jour même du nouvel an et

sans flambeau bien entendu. Elle présente le double caractère d'incantation et de quête proprement dite. Partout les souhaits s'accompagnent d'une demande d'étrennes.

Les souhaits ne sont que la survivance d'un véritable chant incantatoire dont les quêtesurs des Hautes-Vosges sont à peu près seuls à nous avoir conservé une formule un peu développée.

I

C'est aujourd'hui le nouvel an : (bis)
Je vous souhaite la bonne année
Et une parfaite santé

Refrain

Et une heureuse année,
Et une parfaite santé,
Et toutes sortes de prospérités

II

*Que Dieu bénisse votre maison (bis)
Et tous les gens qui sont dedans
Les petits comme les grands !*

III

*Que Dieu bénisse votre cave (bis)
Et tout le vin qu'il y a dedans
Le rouge comme le blanc !*

IV

*Que Dieu bénisse votre écurie (bis)
Les animaux qui sont dedans
Les petits comme les grands !*

V

*Que Dieu bénisse votre jardin (bis)
Et tout les fruits qui sont dedans
Les petits comme les grands !*

Dans la plupart des localités, les souhaits se réduisent à une formulette.

Dans mon enfance, il passait plus de deux cents quémandeurs à la maison paternelle. Chacun d'eux recevait un sou après avoir dit :

*— Je vous souhaite une bonne année
Une parfaite (ou une bonne) santé
Le paradis à la fin de vos jours.*

L'Autunois ne diffère guère, sous ce rapport, du reste de la Bourgogne. Les formules bretonnes semblent être autant de fragments d'un ancien chant :

*Je vous souhaite une bonne année
Plusieurs autres à la suite
Et les joies du Paradis à la fin de vos jours*

*Je vous souhaite une bonne année
Vaches, chevaux et cochons
Etoupe et lin
Et le Paradis à la fin.*

*Bonne année je souhaite
A tout chacun de cette maison
Au père, à la mère, aux enfants
Et aux domestiques aussi*

Ce sont, d'ailleurs, partout les
mêmes formules. En Provence :

*Bonne année
Accompagnée de beaucoup d'autres
De tant que le bon Dieu voudra*

A Cleveland, dans le nord de l'An-
gleterre :

*Je vous souhaite un joyeux Noël
Et une heureuse année
Un garde-manger plein de roast-beef.
Et une tonne de bière.*

Dans certaines localités du Hainaut,
on va rappelant :

*Bon an, Bonne année
Mon ventre est troué
Donnez-moi une étrenne
Pour mettre devant*

En Bresse Louhannaise, les enfants,
plus ou moins déguisés et *mâchurés*,
allaient chantant :

*Voici le bon an qu'a veni
Tout le monde en est redjoyi
Dieu vous baille une bonne annaie
Tant bonn'annaie que vos souhaitai*

.....

Et après avoir reçu le petit don, les
chanteurs terminaient :

*Dieu bénisse cette maison
Père, mère et biaux gâchons
Et tous les gens qui dedans sont.*

Mais s'ils n'avaient rien reçu :

*Dieu vous donne des rattes, assez,
Ni chin, ni chat pou les attrapé.
Point de bâton pou les tué*

Même lorsque ces souhaits ne s'ac-
compagnaient pas d'une demande

d'étrennes, ils n'y visaient pas moins. En cas de refus, on souhaitait à l'avareux mille choses pénibles et désagréables, De là ces formules étranges recueillies en Beauce et en Normandie.

— *Je vous souhaite une bonne année de pain*
[tendre,
Que la mie vous étouffe et que la croûte vous
[étrangle.

Je vous souhaite une bonne année
Avec la teigne et la diarrhée,

Il faut ranger dans cette catégorie, cette formulette bretonne :

— *Santé et prospérité*
Aussi longue que la queue d'une grenouille.

Ces malédictions sont simplement tenues pour des plaisanteries ou des traits humoristiques ; il fut un temps où elles furent redoutées.

*
* *

Mais laissons-là ce vilain petit côté
d'un jour généreux où tout doit viser
à la joie. Les amoureux ont inventé
une façon plus énergique d'exprimer
leurs souhaits. Oyez cette chanson,
recueillie dans le Haut Boulonnais :

LES DOUZE MOIS DE L'ANNEE

I

Le premier mois de l'année (bis)
Que donnerai-je à ma mie
Une partriote
Qui va, qui vient, qui vole
Une partriote
Qui vole dans ce bois.

II

Le second mois de l'année (bis)
Que donnerai-je à ma mie
Deux tourterelles

*Une partriote
Qui va, qui vient, qui vole
Une partriote qui vole dans ce bois*

Et ainsi pour les douze mois de l'année en ayant bien soin que chaque fois une nouvelle troupe plus nombreuse d'une unité vienne grossir l'offrande :

*Au troisième mois, Trois avis au bois
Au quatrième mois, Quat' canards volant en l'air
Au cinquième mois, Cinq lapins grattant la terre
Au sixième mois, Six lièvres aux champs
Au septième mois, Sept chiens courants
Au huitième mois, Huit moutons blancs
Au neuvième mois, Neuf bœufs avec leurs cornes
Au dixième mois, Dix poules pondant
Au onzième mois, Onze coqs chantant
enfin Au douzième mois, Douze chevaux avec leurs selles*

Cette chanson énumérative a non seulement valeur d'incantation, mais la répétition à chaque couplet de toute

la série des dons précédemment offerts doit en renforcer l'effet de telle sorte, comme le veulent certains souhaits, que la fin en soit encore meilleure que le commencement.

*
* *

La raison de tous ces souhaits ne nous apparaît plus que vaguement aujourd'hui, ce sont des marques de sympathie, des témoignages d'amitié sans plus. Au temps d'Ovide, ils avaient encore une valeur religieuse. Le poète demande à Janus : « Pourquoi au jour de vos Calendes, ces souhaits de bonheur, ces paroles bienveillantes, que nous échangeons entre nous ? Alors (le dieu), s'appuyant sur le bâton qu'il tenait de la main droite, lui répond : *Un présage est attaché*

au commencement de toute chose ; toute première parole est écoutée avec une attention craintive ; c'est l'oiseau, aperçu le premier, qui porte l'augure. Les temples viennent de s'ouvrir ; les dieux prêtent l'oreille ; aucune des prières que prononce la bouche des mortels n'est perdue, chaque syllabe en retentit aux cieux ».

Ce n'était déjà qu'une interprétation religieuse d'un rite magique qui, en associant la parole aux mouvements célestes, la faisait participer au pouvoir rayonnant des astres, engageait leurs premières démarches et leur influence dans la voie qu'ils exprimaient.

Pour s'être dégagés de la religion et de la magie, et en quelque sorte laïcisés, les souhaits n'en gardent pas moins, de leur origine première, une valeur morale. Ils opèrent encore un

dégagement de bienveillance, de gentillesse et d'affection. Ces fruits, pour avoir été greffés sur de vieux arbres, dont le tronc se dessèche, n'en ont pas moins de saveur pour les âmes sentimentales, voire pour le sage et le philosophe.

*
* *

La liturgie du jour ne se borne pas à des souhaits. En fait, la grande préoccupation du premier janvier, ce sont les étrennes. Dans quelques régions, les souhaits enveloppent assez habilement les demandes de cadeaux. Tel est le cas au pays de Montbéliard :

LE BON AN

*Voici le bon an qui est venu
Voici que tout le monde est réjoui
Autant les grands que les petits*

*Dieu vous mette dans une bonne année
Dans une bonne année si vous rentrez
Jetez-nous de vos bonnes côtes
Qui sont pendues à vos perches à rôtir*

Refrain

*Que Dieu vous donne le bon an (bis)
Dieu vous mette dans une bonne année
Dans une bonne année si vous rentrez.*

*Jetez-nous de vos bons jambons (bis)
Qui sont pendus à vos bâtons.*

*Jetez-nous le porc tout entier (bis)
Les oreilles et les quatre pieds*

*Coupez au lard sans regarder (bis)
Mais prenez garde de vous couper*

*Baillez-nous de vos noix (bis)
Qui sont dans la chambre à côté.*

*Baillez-nous de votre bon tourteau (bis)
Qui est dans l'arche au pied de votre lit,*

*Une poignée d'argent sans compter (bis)
Mais prenez garde de vous tromper.*

Puis viennent les souhaits :

*L'enfant qui est au berceau couché (bis)
De la main de Dieu soit soigné*

*Que Dieu bénisse cette maison (bis)
Tout par le milieu tout par le sommet.*

*Et le maître de la maison (bis)
Dieu lui donne bonne foison.*

Et cela continue. Au reste, le nombre des couplets, tant ceux des souhaits que ceux des demandes, varie selon les circonstances.

En général, on se contente de formulettes. Jadis, les enfants bretons, même ceux de la classe aisée, allaient dans toutes les maisons et disaient :

*Jvous souhaite une bonne année couleur de
[rose,
Fouillez dans vot' poche et me donnez quelque
[chose.*

Les Beaucerons s'expriment d'une façon moins poétique :

*Je vous souhaite une bonne année de son
Fouillez dans votre poche et donnez-moi quel-
[que chose.*

En Auvergne, on est plus bref :

*Bon zou bon on
Les estrennes vi demandons*

Dans le pays basque, les enfants vont frapper aux portes en chantant .-

*Pie ! haur ! haur ! haur ! haur !
Pomme et noix !
Pie ! hera ! hera !
Pomme et poire !
Etrennes !
Le plus possible !
S'il n'y a pas d'autre chose
Des tresses de maïs !*

★
★ ★

Mais il est inutile de multiplier ces formules dont on pourrait relever

d'innombrables variantes ; il sera préférable de rappeler quel fut jadis le rôle des étrennes. Chacun sait qu'elles ont une origine païenne. Etrennes vient de *Strenae*, mot qui désignait déjà, chez les Romains, les dons que l'on échangeait à l'occasion de certaines fêtes et particulièrement aux calendes de Janvier. Les étymologistes latins ne sont pas d'accord sur l'origine du mot *strena*. Festus écrit : on appelle ainsi un présent que l'on faisait en signe de bon présage, du nom de nombre qui marque qu'il en viendra un second et un troisième de même avantage, comme si l'on disait *trena* (terna) en faisant précéder ce mot de la lettre *s* ». Cette hypothèse, plus ingénieuse que vraisemblable, n'en est pas moins fort instructive ; elle nous apprend que les étrennes sont des dons d'heureux présage (*bonum*

omen), ce qui nous est d'ailleurs confirmé par Plaute qui prend le mot étrenne dans le sens de bonne fortune et de bon augure. En réalité, l'étrénne est plus encore, c'est un don magique qui entraîne la multiplication de ce qui est alors offert. Un témoignage, attribué à Saint-Augustin, est, à cet égard, décisif.

« Il se trouve des gens, dit-il, qui aux calendes de janvier, reçoivent et rendent des étrennes diaboliques..., la plupart, surtout les habitants de la campagne, mettent à leur porte, pendant la nuit qui précède le 1^{er} janvier, des tables chargées de toutes sortes de viande au service des passants, et ils se persuadent qu'une telle libéralités assure à son auteur une abondance égale sur sa table pendant tout le cours de l'année ! »

Quant à la raison qui faisait attribuer

une telle vertu à ces offrandes, elle est bien claire. La générosité n'est ici qu'une preuve d'abondance et l'abondance du début de l'an assure celle de l'année entière.

Mais revenons à notre étymologie. Certains auteurs font dériver le mot *strena* du mot sabin (synonyme de *Sanitas* ou *Santé*). Et peut-être ont-ils raison. En tous cas, il est certain qu'il s'est établi une confusion entre l'usage des *strenae* et le culte de la déesse *Strenia* qui est une personnification de la Santé. Symmaque fait remonter à l'époque du roi Sabin Tatius, l'habitude d'offrir comme don de nouvel an des rameaux sacrés coupés dans le bois de *Strenia*. La nature des objets qui étaient offerts précisait le sens du présage ou plutôt de l'action magique du présent. Le laurier et l'olivier préparaient une année de

triomphe ; les dattes, les figues et le miel, une année de douceur ; Ovide, s'adressant à Janus, lui demande : « Que signifient les dattes, les figues séchées, le miel dans un vase blanc que les Romains s'offrent alors ? Ce sont autant de présages, reprend le dieu ; on souhaite par là que l'agréable service du présent se retrouve dans la destinée, et que l'année, dans son cours, soit exempte de toute amertume ». Dans le Bourbonnais, en 1854, on se donnait pour étrennes un *jô* ou coq façonné en pâte dans un moule avec deux brins de bois en guise de pattes. Il se vendait des *jôs* par milliers. L'oiseau dont le chant ramène le jour doit aussi pouvoir contribuer à ramener le soleil du nouvel an.

*
* *

En général, dans nos campagnes françaises, les étrennes consistaient

surtout en gâteaux de seigle ou de froment, en fruits : noix, pommes, poires, en lard et en jambon. Elles tendent surtout à assurer la multiplication magique des porcs et des fruits. Tertullien, parlant des Calendes de janvier, s'écriait : « Les étrennes marchent, les présents volent de toutes parts. Ce ne sont, en tous lieux, que jeux et banquets. Les païens gardent mieux leur religion, car ils n'ont garde de solenniser aucune fête des chrétiens de peur qu'ils ne le paraissent, tandis que nous, nous ne craignons de paraître païens en faisant leurs fêtes. »

Les conciles lui font écho. Le concile d'Auxerre, en 578, déclare qu'il n'est pas loisible de se déguiser en bœufs ou en cerfs aux Calendes de janvier, ni d'observer l'us diabolique des étrennes, « et en 792, le fameux concile *in Trullo* ou de *Constantinople*

promulgue : « Tout ce qu'on nomme Calendes, Vœux, Brumaires (ou Brumales) seront désormais anéantis ». Le premier concile de Rome (743) allait plus loin et anathématisait les tenants de la vieille coutume. « Quiconque aura osé fêter les calendes de janvier, tenir table ouverte, ou danser et chanter sur les rues et sur les places, iniquités très graves aux yeux de Dieu, qu'il soit anathème. »

L'église s'opposait aux étrennes non seulement à cause de leur valeur comme rite magique, elle disait diabolique, mais parce qu'elles étaient liées à d'autres pratiques païennes, telles que les banquets et les sacrifices, les chants et les danses et constituaient, en outre, une sorte d'iniquité sociale. Oyez plutôt Maxime, le saint évêque de Turin.

D'où vient cette habitude où vous êtes de vous lever de grand matin et

de paraître en public avec des présents, c'est-à-dire des étrennes à la main, chacun de vous s'empressant d'aller saluer son ami, et de le saluer par le don avant de le saluer par le baiser fraternel. Jugez vous-même de ce que peut valoir un tel baiser, baiser vénal, d'autant moins estimable, qu'il est acheté plus cher !

Car au point de vue de l'équité, n'est-il pas injuste que ce soit l'inférieur qui donne à son supérieur, et que celui-là soit obligé de faire à un riche des largesses, qui peut-être emprunte ce qu'il donne ? Et une telle munificence, cela s'appelle des étrennes ; on l'appellerait plus justement d'un autre nom et strenum (zèle ardent) ».

*
* *

L'église essaya de muer cet usage en un autre plus chrétien. Versez-nous

vos offrandes, disait-elle, ou avec Saint-Augustin. « Les païens donnent des étrennes, vous chrétiens donnez des aumônes ».

Sous cette influence, de nouveaux chants de quête sont nés. Oyez cette chanson de Franche-Comté :

*Bonsoir Messieurs et Dames !
Je viens vous annoncer
Une nouvelle année
Qu'nous allons commencer.
Prions Dieu par sa grâce
Qu'il daigne nous accorder
Une santé parfaite
Pendant plusieurs années.*

*C'est moi qui vous en prie
Chrétiens, dès aujourd'hui,
Il faut changer de vie
Pour plaire à Jésus-Christ,
Il faut faire l'aumône
Et d'autres charités
Sachant que Dieu vous donne
Tout ce que vous avez.*

*L'on a bien de la peine
Pour amasser du bien :
La chose en est certaine
Que nous n'emportons rien,
L'on va faire la ronde
Que nous n'y pensons pas ;
L'on va dans l'autre monde
Sans penser au trépas.*

*Et vous pères et mères
Qu'élevez des enfants,
Tâchez de les instruire
Qu'ils soient obéissants
Afin que notre maître
En soit glorifié ;
Qu'au son de la trompette
Nous soyons préparés.*

Les pays où de tels cantiques ont réussi à s'imposer sont rares. Ils n'y ont pas fait disparaître d'ailleurs les anciens chants de quête. En Grèce, et particulièrement à Lesbos, les chants du nouvel an, bien que fortement

christianisés, sentent encore étrangement le paganisme. Voici une *kalada* de Lesbos :

Commencement du mois, commencement de
l'an

O mon frère romarin !
Et commencement de l'heureuse année

Eglise avec un tronc saint !
Commencement où Christ est venu

Se promener sur la terre
Pour nous rendre heureux

Il passa et salua
Tous les laboureurs.

« O saint Basile, ô seigneur,
Combien de mesures sèmes-tu ?

— J'en sème douze de blé
Et quinze d'orge ;

J'en sème aussi dix-huit de pois,
Là bas près de la mer.

Mais lièvres et perdrix
Me l'ont mangée,

Je prends mon fusil
Pour aller les tuer.

Je n'ai ni tué de lièvres
Ni attrapé de perdrix.

Mais j'ai moissonné et j'ai battu

Tout ce qui restait

Au moment où je battais

Voilà Christ qui passe.

Il s'arrête et le bénit

De sa main droite

De sa droite et de sa gauche

Les dorées,

Et là où le Christ s'est arrêté

Un arbre d'or a poussé ;

Et là où il a posé son pied

Un cyprès élégant.

Au milieu était le Christ,

Aux branches les Evangiles,

Et au bas, au pied,

Une source cristalline ;

Les perdrix y sont descendues,

Elles se sont mouillées les ailes,

Et ont fait rejaillir l'eau sur leur maître

Dans leurs bras qui vivra longtemps

Le vivace

Et sera renommé au monde.

En réalité, la lutte du paganisme et du christianisme dure toujours ; mais si le combat devait cesser faute de

combatlant, le vieux rite survivrait encore. Le populaire n'abandonne jamais qu'à regret une coutume, qui malgré tout, conserve un parfum de magie. Les derniers relents de ce parfum, presque évaporé, n'est-il pas encore tout embué de mystère ?

*
* *

Dans la persuasion que les souhaits et les actes accomplis au début du nouvel an, avaient une répercussion magique, tous les corps d'artisans étaient représentés parmi les quêteurs. Ils s'en allaient de maison en maison avec les outils de leurs professions, et accompagnaient leurs chants des bruits caractéristiques de leurs métiers. Les forgerons frappaient l'enclume, les laboureurs heurtaient leurs socs de charrue, les bergers, vêtus de peaux de

brebis, étaient précédés par des enfants armés de sonnettes. Chacun accomplissait, sans doute, quelque geste caractéristique de son état. Ils assuraient ainsi à tous la coopération de tous, et s'assuraient à eux-mêmes l'abondance et la facilité du travail. Ces pratiques magiques, en éveillant le sens de la solidarité, éveillaient, d'ailleurs, du même coup, le sens de ce qu'il y a dans l'homme de plus religieux, l'élan collectif vers une vie idéale.

De telles coutumes ne sont pas inconnues en France, et sans doute, offrait-on à chaque groupe une étrenne en rapport avec les besoins de leur état. Ce chant du XVI^e en fournit, ce me semble, un commencement de preuve.

*Sus, sus enfants de la ville,
Si voulons pour nos esbats
Donner estrenne gentille
A toutes sortes d'estats,*

*Estrennons premier les orphèvres,
D'os de sèche et de bons creuzets,
Et donnons aux apotiquaires
Du papier pour faire cornets.*

.....
.....

*Les fourreurs pour leurs estrennes
Auront des peaux en jours gras
Et les drapeaux de la laine,
Pour faire tisser des draps ;
Assemblons du fer de limailles
Pour donner à ces teinturiers.
Les fondeurs auront des mitrailles,
Pour faire de beaux chandeliers.*

.....
.....

*Ceux de l'art de l'imprimerie,
Pour nos estats abbreger,
Et ceux de la librairie
Ceux de mestier d'orloger,
Chirurgiens, barbiers davantage
Ceux qui jouent de tous instrumens,
Dieu leur doint un bon banquetage
Le jour de Carême prenant. »*

Ne reverriez-vous pas avec joie, le
défilé de tous ces gens de métier, allant

donner aubade aux notables ? Ah !, je sais, il y a bien encore les pompiers et le garde-champêtre. C'est tout de même un peu court. Et ces derniers tenants de la quête ne m'en voudront pas d'estimer qu'elle a bien perdu de son antique magie.

CHAPITRE VI

La nouvelle année au pays des Nixes.

Le pont de Londres ou de l'Ombre ; la ronde champenoise que nous avons citée, au début de ce travail, est connue dans une grande partie de la France, mais sous d'autres titres. En Touraine, dans l'ouest ; dans l'Île de France, dans le Calvados, en Poitou, c'est le Pont du Nord. Voici la version poitevine :

*D'sur l' pont du Nord, un bal y est donné,
Adèl' demande à son père à y aller.*

« Oh ! non, ma fille tu n'iras pas danser ! »

Adèl' mont' dans sa chambre s'est mise à tant
pleurer

Son frère arrive dans un bateau doré.

« Qu'avez ma sœur, qu'avez à tant pleurer ?

— Oh, c'est papa qu'veut pas que j'aill'danser!

— Oh, si ma sœur, je veux vous y mener ;

Prends ta robe blanche et ta ceinture dorée ! »

Fir'nt pas deux pas et les voilà noyés.

Les cloches de Ni s'en sont mis à sonner,

Le Père d'Adèle demande pour qui c'était :

« C'est pour Adèle, aussi son frère aîné ! »

En pays Messin, il y a quelque trente
ans, le comte de Puymaigre avait re-
cueilli une version intitulée *le Pont des
Morts* :

Au pont des morts, nous irons voir danser,
Annette demande à sa mère à y aller

Le Pont du Nord devient le Pont de
Nantes dans l'Ille-et-Vilaine. C'est une
ronde dialoguée et mimée :

LE CHŒUR

Dessus le pont de Nantes

Le bal va se donner (bis)

LA FILLE

*Ma très chère mère
M'y laiss'rez-vous aller ?*

LA MERE

*Non, non, ma fille.
Point au bal vous n'irez.*

LE CHCEUR

*Elle monte dans sa chambre
Et se met à pleurer.*

*Son frère arrive
De la chasse harassé.*

LE FRERE

*Ma très chère sœur,
Qu'avez-vous à pleurer*

LA SŒUR

*Dessus le pont de Nantes
Je n'irai point danser.
Mon très cher frère,
M'y laiss'rez-vous aller ?*

LE FRERE

*Oui, oui, ma sœur.
Allons nous amuser.*

*Le frère et la sœur dansent au milieu du
rond.*

LE CHŒUR

*Les voilà qui partent
Et se mett' à danser.*

Tous les danseurs frappent du pied de toutes leurs forces ; le frère et la sœur se laissent tomber à terre au milieu de la ronde

LE CHŒUR

*Le pont s'écroule,
Et les voilà noyés.*

Les danseurs font le geste de sonner les cloches en chantant :

*Toutes les cloches
Se mettent à sonner.*

La Mère entre dans le rond et le Chœur continue.

*La mère arrive,
D'un air tout effaré*

La Mère tournant autour des deux enfants étendus à terre :

*Qui donc, qui donc,
Qui donc s'est noyé ?*

LE CHŒUR

*C'est votre fille
Et votre fils aîné.
Apprenez, jeunesse,
A fuir le danger,
Voilà le sort
Des enfants entêtés.
Dessus le pont de Nantes,
Ils n'iront plus danser.*

Le début de cette ronde éveille nécessairement le souvenir d'une autre ronde infiniment populaire :

*Sur le Pont d'Avignon
Tout le monde y danse
Sur le Pont d'Avignon
Tout le monde y danse en rond.*

Les ponts ont toujours été des lieux sacrés ; c'est dans leur voisinage, dans celui de l'eau que se célébraient les fêtes et la plupart des cérémonies publiques. La ronde d'Adèle nous reporte à l'époque où la ronde sur le pont était un rite obligé des fêtes saisonnières.

Les expressions *pont de Londres* et *pont de Nantes* ne sont que des déformations locales, et vaguement homophoniques de pont de l'Ombre et de pont du Nord. On serait bien tenté de rapprocher le *pont de l'ombre* champenois du *pont des morts* messin afin d'en tirer quelque indice d'origine. Mais l'expression de pont des morts n'a aucune signification d'ordre général. On appelait ainsi le pont principal du vieux Metz, vraisemblablement parce qu'il conduisait au cimetière ; c'était, d'ailleurs, le lieu des exécutions judiciaires. Il est entré dans la chanson parce que c'était également le théâtre des fêtes de la République messine.

Reste l'expression *pont du Nord*. Elle se réfère, peut-être à l'origine de notre ronde qui, nous le verrons, pourrait bien nous être venue des pays scandinaves, peut-être aussi est-elle

l'équivalent de pont de l'année. Ce serait le lieu à la fois légendaire et liturgique, où l'on assistait à la disparition d'un temps périmé et à l'apparition d'un temps nouveau ; à la fuite de l'hiver et à la venue du printemps. Quoiqu'il en soit, il n'est pas douteux que le pont du Nord se réfère à quelque lointaine liturgie.

Après le nom de la ronde, celui de la danseuse n'est pas sans intérêt. L'*Aline* du pont de l'Ombre (Champagne) et l'*Adèle* du pont du Nord (Ile-de-France et pays de l'Ouest) ne sont que des déformations assez profondes de l'*Annette* Lorraine. Celle-ci se retrouve, à la fois dans le Pont des Morts et dans le Pont de Nantes, qui lui a été substitué. Il faut d'ailleurs rapprocher cette Annette des Marches de France, de l'*Agnès* danoise, attirée au fond de l'onde par un nixe. L'iden-

tité foncière du nom de l'héroïne : *Agnès-Annette*, et leur même sort tragique : la disparition dans les eaux indiquent assez leur parenté.

AGNETE

Agnete est debout sur le pont élevé, L'homme des eaux sort de l'abîme, et s'approche d'elle. — Ecoute, Agnete, veux-tu être ma bien-aimée ?

— Oui, si tu veux m'emmener avec toi dans ta demeure. Il lui ferme les oreilles, il lui ferme la bouche. Il l'emmène avec lui au milieu des vagues.

Tous deux vécurent ensemble huit années, et ils eurent sept enfants.

Un jour, Agnete était assise près du berceau de son enfant. Elle chante et entend le son des cloches : — Je voudrais bien, dit-elle à l'homme des eaux, aller à l'église.

— Tu peux aller à l'église, pourvu

que tu reviennes près de tes enfants. Il lui ferme les oreilles. Il lui ferme la bouche et l'emmène sur la grève.

Agnete entre dans l'église et marche après sa mère. — Ecoute, Agnete, où as-tu été pendant ces huit années ? — J'ai été au fond de la mer avec l'esprit des eaux, et j'ai enfanté sept fils.

— Que t'a-t-il donné pour prix de ton amour ? Que t'a-t-il donné en te prenant pour femme ?

— Il m'a donné un collier d'or. La reine n'en a pas un plus beau.

L'homme des eaux entre dans l'église. Les saintes images se retournent à son approche. Ses cheveux ont la couleur de l'or ; ses regards sont joyeux.

— Ecoute, Agnète, dit-il, tes enfants soupirent après toi.

— Laisse-les soupirer tant qu'ils voudront. Jamais je ne retournerai près d'eux.

— Pense aux grands, pense aux petits, pense au plus jeune qui est dans le berceau.

— Je ne penserai plus jamais ni aux grands, ni aux petits, encore moins à celui qui est dans le berceau. »

L'aventure d'Agnès avec le Nixe, ou d'Adèle avec son frère n'est pas seulement connue en France et dans les pays scandinaves, nous la trouvons aussi en pleine Allemagne. L'héroïne s'appelle, là-bas, *Hauchen* ou la belle *Hannale*. Le nixe emploie une ruse pour entrer en sa possession. Il lui érige un pont, mais qui s'écroule au moment où elle arrive au milieu. Le sort tragique d'*Annette-Agnete-Hannale* n'est pas inconnu aux Slovènes et aux Slaves. On trouve même dans une de leurs variantes, une thèse morale qui l'apparente aux chansons françaises :

« Misika veut aller au bal. Sa mère le lui refuse ; Misika devient désobéissante. Irritée, la mère maudit sa fille, disant : que le Nixe l'enlève. Au bal, un jeune homme étrange aborde Misika et l'engage pour la danse. Misika consent. Le couple tournoie avec la vitesse du vent, de sorte que Misika est obligée de prier son compagnon de ralentir et d'être un peu plus indulgent envers elle. Mais l'étranger ne connaît point de modération, et n'a aucune pitié de sa partenaire. Au contraire, il redouble de vitesse, de sorte que la vue de la pauvre imprudente se trouble, son ouïe tinte, elle n'entend plus rien, sa respiration devient haletante. Une lueur traverse son cerveau échauffé. Misika reconnaît, avec effroi, qu'elle se trouve entre les mains du Nixe. Elle rassemble toutes ses forces, et s'écrie d'une voix perçante : « Au

secours, le Nixe m'a saisie ! » Au même moment, le Nixe l'enlève du sol, et s'enfuit avec elle à travers la fenêtre restée ouverte. Les flots les engloutissent. »

D'Aline à Misika, en passant par Adèle, Annette, Agnete, Hannale, c'est toujours la même tragique aventure ; mais quel peut bien être ce personnage ? Agnete serait, nous dit-on, la jeune fille que l'on sacrifiait jadis à la divinité des eaux lors de la fête du village ou de la cité. Ce n'est pas l'hypothèse la plus vraisemblable.

Annette, Agnete ou Hannale pourrait bien désigner la petite ou la nouvelle année, ce serait alors une personnification qui rappellerait l'*Anna perenna* des Romains. Dans cette hypothèse, la chute dans l'eau ne correspondrait plus à un sacrifice, mais à une simple baignade. Comment expliquer qu'Agnete réussit à s'arracher aux emprises de

Nixe, s'il s'agit d'une victime vouée à la destruction ? Le frère, parfois le fiancé, qui vient dans un bateau doré, serait le soleil nouveau. Le bal où Annette veut aller serait le bal du nouvel an, c'est-à-dire de sa propre fête. La préoccupation des lieux, mer, rivière et pont n'exclut pas, au contraire, la préoccupation du temps. En cherchant si quelque version ou quelque indication de collecteur ne viendraient pas justifier cette hypothèse, voici les trois chants que j'ai trouvés. Ce ne sont pas des variantes de notre ronde, mais ils n'en sont pas moins fort instructifs.

A PARIS SUR PETIT PONT
(Guillaneu)

A Paris, sur petit pont

La Guillaneu nous demandons (bis)

Mon capitaine

La Guillaneu, nous demandons

Aussi l'étrenne.

*Il y a trois dames sur un pont
La Guillaneu, nous demandons (bis).
Etc.*

*La plus belle tombe au fond, etc.
Pour l'attraper, c'est bien profond, etc.
Dites-moi d'où elles sont, etc.
— Sont toutes les trois de Nontron, etc.
-Petite ville, grand rencm, etc.
Nommez-les moi par leur nom. etc.
L'une s'appelle Suzon, etc.
L'autre Marie-Madelon, etc.
La plus jeune, Jeannelon,*

*La Guillaneu nous demandons (bis),
Mon capitaine,
La Guillaneu, nous demandons
Aussi l'étrene.*

Comment ne pas reconnaître ici une forme de notre ronde ; Annette, il est vrai, y est remplacée par trois jeunes filles : Suzon, Marie-Madelon, Jeannelon, les trois saisons, ou les trois premiers mois de l'année, représentés dans les autres versions, par trois tours

ou trois pas ; mais ce pont et cette chute au plus profond ne sont-ils pas les traits essentiels du Pont du Nord ?

Le *Festkalender* reproduit une ronde du nouvel an qui fournit à l'hypothèse d'un rite de baignade un argument décisif. Cette chanson commence à peu près ainsi :

*La mort a quitté le village
Le nouvel an vient au village
Sainte Marguerite prend bien soin
De notre pain, du blé et du foin.*

La mort, ici, figure clairement la vieille année, et Sainte-Marguerite remplace une personnification païenne du nouvel an : Hannale ou Agnete. Qu'on en juge : La chanson continue en demandant à la sainte, où elle est restée si longtemps ; elle dit qu'elle est allée à la rivière, se laver pieds et mains, pour qu'elle soit trouvée propre.

La veille du nouvel an, les enfants russes vont de maison en maison, semant sur leur passage, diverses graines et surtout de l'avoine en chantant la kolyadka suivante :

*Dans la forêt, dans la forêt de pins.
Il y avait un pin
Vert et branchu.*

O Ousen ! O Ousen !

*Les boyards sont venus,
Ont abattu le pin,
L'ont scié en planches,
Ont construit un pont,
L'ont couvert de toile
Y ont planté des clous*

O Ousen ! O Ousen !

*Où donc, où donc irons-nous.
Le long de ce pont ?
Chez Ousen nous irons
Au nouvel an*

O Ousen ! O Ousen !

Ce pont, de nouvel an, fait d'un pin fraîchement coupé, conduit chez Ovsen, c'est-à-dire dans la demeure du soleil. Ovsen, lui-même, doit le franchir avec sa jeune sœur ou sa fiancée, à la quête de la troupe de quêteurs ; mais Hao-mand ou Alfast, le Nixe, les guette, et s'efforce de saisir la jeune année et de l'entraîner dans sa demeure. Le mythe, comme toujours, doit correspondre à un rituel ; or, nous savons que tous les grands rituels saisonniers sont, à quelque degré, des rituels pour la pluie. La baignade d'Agnete, de huit ou neuf ans, dit la chanson, ne correspondait guère, vraisemblablement, qu'à huit ou neuf secondes. Au reste, le bain pris, elle était ramenée au bord de l'onde par les chants du soleil (chants chrétiens de Noël, ou chants de son fiancé). La version suivante semble en fournir la preuve.

« Sire Wellemand et sa gracieuse fiancée jouaient aux dés ; or, voici que tout à coup, elle se met à pleurer. Il lui en demande la raison :

Est-ce que vous pleurez votre or si rouge ?

*Ou pleurez-vous parce que vous êtes ma fian-
[cée ?*

*Est-ce que vous pleurez parce que je ne suis
[pas riche ?*

*Ou parce que vous pensez que je ne suis pas
votre égal ?*

— Je ne pleure point mon or si rouge

*Et c'est de mon plein gré que je suis votre
[fiancée*

Je pleure surtout à cause de Bliche

Par où je dois passer. —

S'y sont noyées, mes deux sœurs,

*Le jour de leur mariage ? (Ici encore elles sont
[trois).*

Il cherche à la rassurer. Il lui fera construire un pont bien large, quelle

que soit la somme que cela doive lui coûter ; et ses gens l'accompagneront, cent de chaque côté, même pour lui faire honneur, douze chevaliers marcheront devant elle (les douze mois). Malgré toutes ces précautions, arrivé au milieu du pont, son coursier ferré d'or se cabre, et la voilà précipitée dans le torrent. Nul ne peut lui porter secours.

Sire Wellemand, dit à son petit page :

— Va me chercher mes cinq harpes d'or !

Sire Wellemand prit sa harpe en main ;

Il va se placer près du torrent

Il joua si bien

Pas un oiseau ne bougeait dans les branches,

Il joua si fort

On l'entendit par tous les gaards

L'écorce du chêne en éclata

Avec les cornes des bœufs.

Le Nixe, au fond des eaux, l'entendit
il fut forcé de venir.

*Il monta du fond
Avec la fiancée de Sire Wellemand
A sa gauche
Et pas sa fiancée toute seule :
Il avait aussi ses sœurs si jolies.*

Mieux encore que les chansons danoises, les suédoises ont su rendre l'irrésistible effet de cette musique enchanteresse sur le surnaturel ravisseur.

*Et au premier accord
Qu'il tira de sa harpe d'or,
Le Nixe apparut à la surface de l'eau,
En pleurant,*

*Ecoute, ô jeune homme,
Ne joue pas si fort
Je vais te rendre ta fiancée,*

*Au troisième accord
Qui résonna de sa harpe d'or
La jeune fille lui tendit sa main blanche
Comme la neige*

Ce nouvel Apollon, Ovsen, le soleil nouveau, saisit alors la main de la

nouvelle année, et la troupe, qui les suit, continue sa marche jusqu'au seuil de l'an par de-là le pont démoli qui les sépare de l'an passé.

Une ballade roumaine est consacrée au mariage du soleil et de la lune. Le soleil, pris de l'envie de se marier, durant neuf ans, conduit par neuf chevaux, parcourt le ciel et la terre sans trouver une femme qui égale en beauté sa sœur Hélène. Il lui propose de l'épouser. Hélène refuse : « Vit-on jamais frère et sœur mariés ensemble ? Pur de tout péché, voudrait-il commettre un péché si énorme ? » Le soleil n'est pas content, mais il s'en remettra à Dieu. Il monte vers le trône de son Père, et lui expose sa requête et son embarras. Dieu le prend par la main et le conduit successivement au Paradis et en Enfer pour lui montrer les délices qu'il perdra et les tourments

qu'il gagnera s'il enfreint les lois naturelles. Mais rien n'arrête l'astre amoureux, il se saisit de sa sœur, la revêt de la couronne des fiancés, et la conduit à l'église. « Mais voilà que pendant la cérémonie, les lampes s'éteignent, les cloches se fêlent, le clocher tremble sur sa base, les prêtres perdent la voix, et leurs habits se détachent de leurs épaules. Une main invisible saisit Hélène éperdue, l'enlève et la précipite dans la mer, où elle se change en un beau poisson doré. Le soleil remonte à la voûte céleste, et se laisse choir dans les flots, vers l'Occident pour la retrouver. Mais Dieu a résolu de la dérober à ses poursuites. Il la lance dans l'espace et la transforme en Lune. Puis il parle, et aux accents de sa voix la terre tremble...

« Je vous condamne pour l'éternité à vous suivre des yeux sans pouvoir

jamais vous rencontrer ni vous atteindre dans la voûte céleste. Poursuivez-vous éternellement en parcourant les cieux et en éclairant le monde. »

N'est-ce pas là une variante de notre mythe, mais dans laquelle la nouvelle année se confond avec la nouvelle lune. Le soleil nouveau du solstice d'hiver tente de célébrer ses noces avec la nouvelle lune, mais le nixe ou quelque puissance mystérieuse entraîne la fiancée dans les eaux où le soleil la suit ; ils n'en ressortent que pour se poursuivre, et leur poursuite donnera à l'année nouvelle les jours et les nuits dont elle est tissée. Le mythe christianisé, assez profondément, laisse moins bien deviner le vieux rituel dont l'exégèse avait donné le mythe d'Annette-Agnès. Toutefois, la parenté est indéniable et explique tout au moins que le héros nous est présenté tantôt comme le frère et tantôt comme le fiancé.

La ronde, *le Pont du Nord*, se réfère donc très vraisemblablement à une cérémonie de nouvel an, dans laquelle on établissait un pont fait d'arbres fraîchement coupés, et fortement liés par des branchages. C'est sur ce pont que devait se tenir la danse de la nouvelle année, représentée par Annette, accompagnée de son frère ou de son fiancé, et de toute leur troupe. Ce pont, à dessein, n'était pas construit si solidement, qu'il puisse résister aux mouvements effrénés d'une ronde endiablée. Un malin drôle, le Nixe, notez la parenté de son nom avec Nicolas et Niclaus (le diable, en Angleterre), se chargeait d'ailleurs de donner le coup de pied ou le coup de main décisif.

A l'ouverture de l'année romaine (1^{er} mars), les Saliens donnaient le spectacle d'une danse sacrée sur le pont Sublicius, mais elle avait dû avoir

lieu jadis sur un pont moins solide. C'était du moins le cas hors de Rome. Une pièce de Catulle pourrait bien avoir été adressée à Cologne (Colonia Agrippinensis), simplement intitulée *ad Coloniam* ; elle semble se référer à une cérémonie semblable à celle que nous venons de restituer.

« O Colonie ! tu aimes les jeux sur ton pont où tu peux te donner le plaisir de sauter ; mais tu crains ses étais chancelants, et tu as peur qu'il ne se brise et ne tombe dans les eaux de ton marais. Eh bien ! que ton pont prenne toute solidité jusqu'à se prêter aux danses et aux cérémonies du culte de Mars (allusion évidente à la danse armée des Saliens), si tu consens à me faire la grâce d'un très divertissant spectacle. »

Ainsi Catulle n'ignore pas que les gens de la Colonie viennent danser

sur le pont au renouvellement de l'an ; et sans doute n'ignore-t-il pas davantage qu'ils s'arrangent de façon à faire tomber une jeune fille à l'eau. Il en prend motif pour leur proposer de substituer à cette Annette un vieux bonhomme qu'il ne nomme pas ; peut-être s'agit-il d'un personnage réel qui l'a désobligé ; peut-être n'est-ce qu'un être symbolique qui va mourir, chargé de jours. Quoi qu'il en soit, voici sa proposition :

« Il s'agit de précipiter, la tête la première, un de tes habitants dans la boue du lac, à l'endroit où l'eau est la plus sale et la plus profonde. C'est le plus niais de tous les hommes, il n'a pas la raison d'un enfant de deux ans que son père endort en le berçant. Marié à une jeune fille, plus délicate qu'un tendre agneau, et plus digne de soins que le raisin déjà mûr, il la laisse

fôlatrer comme il lui plait, il n'en tient nul compte et ne bouge pas ; mais comme un aune coupé par la hache, et aussi insensible que s'il n'était pas, mon imbécile ne voit rien, n'entend rien. Sait-il seulement qui il est, s'il existe ou non ? eh bien ! je veux le jeter du haut de ton pont pour voir si cela réveillera ses esprits engourdis et s'il laissera dans la fange sa stupidité, comme une mule y laisse parfois son sabot de fer. »

L'an qui meurt ou l'année qui s'en va. peut-être personnifié par Catulle, en ce vieil imbécile, n'a pas été oublié dans notre ronde. Le père d'Adèle ou la mère d'Annette en ont assumé le rôle. Parents durs et moroses, ils ne veulent pas que leur fille se rende au bal, départ possible et probable d'un mariage qui consacrerait leur décrépitude définitive, et les rejetterait comme

des mannequins sans âme dans la fange du fleuve d'oubli.

Il semble bien que rien ne manque à l'interprétation de notre ronde saisonnière. Nous ajouterons cependant que la baignade, qui accompagne cette danse du nouvel an, n'a pas partout disparu. En Russie, le vieux rite de pluie a été christianisé par la légende, et transformé en cérémonie de baptême.

D'après la chronique de Nestor, lorsqu'en 988, Wladimir embrassa le christianisme et détruisit toutes les idoles de Kiev, il fit attacher l'idole de Peroun à la queue d'un cheval et jeter l'animal dans la Dnieper. Durant ce temps, tout le peuple entra dans le fleuve, et les prêtres dirent les prières du baptême. Mais bien des fidèles pleurèrent l'ancien dieu, et depuis lors, le 6 janvier, on renouvelle le baptême du Dnieper, en mémoire, disait-on, de l'ancien bap-

tême collectif, mais plus encore peut-être pour achever de détruire le vieux rite pluvial. La même tradition se retrouve à Novgorod où le rôle du bain se complique d'un rite de flagellation en l'honneur de Peroun et de la corde qu'il lança sur le pont avant de disparaître dans les flots.

Lorsqu'avec mes sœurs, je chantais autrefois les malheurs d'Adèle, je trouvais que le frère, bien qu'il se fasse complice de sa désobéissance, était un jeune homme très bien, et j'eusse été heureux de jouer son rôle, la robe blanche et la ceinture dorée m'enchantaient. Mais je ne me doutais guère que j'ambitionnais le rôle du soleil, et je me perdais en des rêves confus, plutôt mélancoliques et brumeux. Gravées, sans doute, par ces rêveries, les paroles abscones de la version, dois-je dire bourguignonne ou morvandelle, sans

doute les deux, me sont restées dans la mémoire. Les voici :

*Su' le pont du Nord, un bal s'y est donné
Annette demande à y aller voir danser.*

*— Non, non, ma fille tu n'iras pas danser,
Monte dans sa chambre et se met à pleurer ?
Son frère lui demande -- qu'as-tu donc à pleu-
[rer ?*

*— Maman ne veut pas que j'aille au bal dan-
[ser !*

*— Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée
Les v'la partis tous deux dans un bateau
Au premier coup Annette tomba dans l'eau*

*— Mon frère, mon frère, veux-tu me retirer ?
Au deuxième coup son frère tomba dans l'eau,
Au troisième coup tous deux furent noyés,
Les cloches de Rome se mirent toutes à sonner
La mère demande pour qui ces cloches de
[Rome*

*C'est pour vot' fille et votre fils aîné,
Voilà ce que c'est qu' les enfants entêtés.*



CHAPITRE VII

L'Aguilaneuf et les biens de la terre.

Les quêtes et les chansons de l'*Aguilaneuf* sont déjà mentionnées par Noël du Fail et Jacques Amyot, le bon traducteur. Le premier nous apprend que les quêtes de Noël récidivaient volontiers au nouvel an. Ainsi ceux de Vendelles :

« Une fois s'avisèrent après boire (comme nouvelles opinions et fantaisies viennent aux pensées des hommes), *puisqu'ilz avoient beaucoup*

proufité aller chanter de Noël au bas Champ, à Trémerel, à Telle, à Huchepoche, et autres villages, et qu'ils avoient amassé force Pommes, Poires, Noix et quelques unzains (monnaie de onze deniers) et beu de mesmes, qu'il ne fallait pour ce se contenter, et quitter la partie, ains le premier jour de l'an (comme est l'ancienne coustume), aller à Haguillenneuf poursuyvant leur fortune... Au jour dit, bien résoluz et délibérés d'aller à Haguillenneuf, s'équipèrent bonnestement de bons bastons de Pommier, Fourches, Vouges et quelques vieilles espées rouillées, avec une forte Arbaleste de passe, qui estoit au premier front pour servir de demander : Qui est là ? qui bruit ? qui vous meine ? tue, tue, chargeons, donnons ; et autres semblables mots et demandes de nuit. Mais à fin que ne soit trouvé menteur, Baudet, le faiseur de fuseaux,

estoit devant tous avec un tabourin de Suisses, qu'ilz avoient emprunté de la Séguinière. Et estoit maistre Pierre Baguette, celui qui faisoit tout le *tu autem* ; et sonnoit du fifre ainsi qu'il disoit, ayant sa rapière sous le bras, en faisant du bon compagnon, disant qu'il ne la portoit pour faire mal, mais pour piquer les Limax. Lubin Garot (celui que je veisse onc qui le mieux prenoit grenoilles), portoit une grande et large poche, pour mettre les andoilles et autres esmolumens de la queste ; j'y croy qu'il portoit aussi la bourse. Hervé le Rusé portoit la broche pour le lard, néanmoins qu'aucuns me ayant dit que c'estoit Colin Bridou ; c'est tout un qui que ce fut, cela ne sert de rien. Aussi bien enharnachés, marchèrent longuement, bien eschauffez, chantant une chanson que maistre Pierre leur apprenoit comme de sa façon pour ce

que très bon estoit rimasseur, et estoit volontiers appelé à tous jeux qui se faisoient. »

Et lorsqu'ils rencontraient quelque piéton, ils l'abordaient en disant : « Ha ! Dieu te gard', or ça, compaing, donne nous Haguillenneuf. »

Une allusion de Jacques Amyot, dans le *Banquet des Sept Sages*, laisse entendre que, même avare, il était difficile de se soustraire aux obligations de l'*aguillanneuf*.

*Puis c'est manger mon blé en herbe
Que d'attendre quelque habit neuf
De Servien qui tient ce proverbe,
Ne rien donner qu'à guillanneuf.*

Les chansons de l'*Aguillanneuf* sont encore en usage dans nombre de nos provinces, sous les noms de Guilloné, Guilloneu, Guillaneu, Guilloneau, Haguinane, Haguinand, Haguinelo. ou

encore d'Haguignottes, et les cortèges ruraux, qui les chantent de porte en porte, ne diffèrent pas sensiblement de ceux du XVI^e siècle.

En Cornouaille française, le chef de la troupe entreprend, avec un des habitants de la maison, une joyeuse lutte en vers, qui se termine toujours à son plus grand profit. H. de la Villemarqué a recueilli au Spezet, de la bouche même des montagnards de l'Arez, un de ces dialogues de la muse rustique. Nous en donnons une interprétation française d'après O. Pradère, où l'on saisira mieux le côté cantilène.

*Au nom de la Trinité Sainte,
Dieu vous bénisse en la maison !
Répondez à notre complainte,
Si rude, hélas ! est la saison !
Après Noël germent les graines,
Voici l'an bientôt terminé,
Riches, donnez-nous des étrennes,
Eguinané !*

(De la maison)

— Trop tôt vous heurtez à la porte ;
Le porc n'est pas encore tué.

(Du dehors)

— Eh ! nous vous prêterons main-forte,
Notre bras est habitué,
Nous le chasserons de son bouge
Malgré ses cris de forcené,
Malgré ses cris de diable rouge,
Eguinanté !

(De la maison)

— Dehors mon chien de Cornouaille
Dort : tuez-le, méchants bouchers

(Du dehors)

— Si nous reposons sur la paille,
Nous ne sommes pas meurtriers,
Pour de vils malfaiteurs, sans doute,
Vous nous prenez : c'est un grand nêché,
Nous quêtions le long de la route,
Eguinanté !

(De la maison)

— Si vous êtes ce que vous dites
Des braves gens, des étreonneurs,
Où donc sont vos gais acolytes,
Les ménétriers, les sonneurs ?

(Du dehors)

*Au milieu de la fougère
Le sac du binou s'est crevé
En sautant par dessus la haie
Eguiné !*

(De la maison)

*— Je ne puis trouver mon échelle,
Toute ma viande est au grenier,*

(Du dehors)

*— Bon chat sait bien se passer d'elle,
Et prend souris sans tant crier,*

(De la maison)

*— A Saint-Divy la ménagère
Doit être à son marché,*

(Du dehors)

*— Bien garnie est votre étagère
Eguiné !*

(De la maison)

*— Tout est là haut dans son armoire,
Elle a la clef, point ne vous ment.*

(Du dehors)

*— Nous sentons veuillez nous croire
L'odeur du lard et du froment,*

*Mais ouvrez-nous vite, ouvrez-nous vite ;
Noire est la nuit, le vent glacé,
Réchauffez-nous dans votre gîte,
Eguinané !*

(De la maison)

*— Etrenneurs, je vous le répète,
A vous donner je n'ai rien... rien...
Pourtant avant votre défaite
Là, parlons peu, mais parlons bien,
Avant d'entrer dans ma demeure,
Débrouillez-nous ce nœud donné...*

(Du dehors)

*— Nous sommes disposés sur l'heure,
Eguinané !*

(De la maison)

*— Dites-moi, voyons sans bévue ;
Qui porte la chair sur sa peau ?*

(Du dehors)

*— Le vieux guéret, quand la charrue,
L'a retourné tout de nouveau,*

(De la maison)

*— Qui dans les yeux avec des larmes
Se voit quand il a bruiné ?*

(Du dehors)

*— Le grand chemin bordé de charmes
Eguinané !*

(De la maison)

— *Dites-moi quelle est la maîtresse
Qui devient la servante du jour,
Et voit tomber avec tristesse,
Ses fleurs, ses perles tour à tour ?*

(Du dehors)

— *Allons donnez votre aumône
Depuis longtemps c'est deviné :
C'est un balai de genêt jaune.*

Eguinané !

(De la maison)

— *Je connais un arbre qui penche
Vers le sol : ses grands rameaux verts
Un petit nid sur chaque branche,
Et d'œufs tous les nids bien couverts...*

(Du dehors)

— *Ah ! ça de nous vous voulez rire ?
Un chêne de glands tout chargé
Est l'arbre que vous voulez dire.*

Eguinané !

(De la maison)

— *Je possède couverte en chaume,
Et pas bien grande, une maison,
C'est pourtant un petit royaume,
Là-dedans du monde à foison.*

*Plus de mille chambres pareilles,
Pas un coin n'est abandonné....*

(Du dehors)

*— C'est la ruche de vos abeilles,
Eguinané !*

(De la maison)

*— Vous n'aurez ni froment, ni viande,
Si vous n'apportez l'herbe d'or.*

(Du dehors)

*— Au temps des moissons, tous en bande,
Nous vous porterons ce trésor.*

(De la maison)

*— Attendez ! je vais faire en sorte
De trouver du petit salé....*

Dans un instant j'ouvre la porte

(Du dehors)

— Eguinané !

(De la maison)

*— Attention, fils de sorclère,
Attention, j'ouvre... cric-crac !...
Approchez-vous de la fermière,
Tendez-moi bien votre bissac,
Tenez, voici de saint Antoine,
Un compagnon bien saumuré :
Voici du seigle et de l'avoine.*

(Du dehors)

— Eguinané !

(Du dehors)

— Nous avons reçu notre étrenne.
Nous sommes riches pour longtemps,
Que tout le pays sache, apprenne,
Qu'il est encore de bonnes gens,
Sous le faix notre cheval ploie,
Pour nous c'est un jour fortuné,
Poussons ensemble un cri de joie,
Eguinané !

Un cri pour toute la famille,
Un cri pour le père à présent ;
Un autre pour la jeune fille,
Un pour la mère, un pour l'enfant,
A vos filles, bons mariages !
A vos garçons, bonne santé !
Et pour vos bœufs gras, paturages !
Eguinané !

Ayez, à la moisson prochaine,
Bonne récolte de millet ;
En mai la fleur, en juin la graine,
La blanche galette en juillet,
Nous allons prier, les saints Anges
Pour que vous ayez de beau blé
Du sarrazin tout plein vos granges,
Eguinané !

Mais que signifie ce cri *éguinané* que Cambry écrivait *Guinané*, et traduisait *voilà le gui*. Était-ce, en effet, une évocation de *l'herbe d'or* de la chanson ? de ce *rameau d'or* que Virgile compare précisément au gui du chêne ?

Pourquoi pas ? bien que les étymologistes n'aient pas manqué d'obscurcir le problème de leurs nuées, il n'est peut-être pas impossible de tirer quelque indication de ce mot même. La traduction de Cambry : *voilà le gui*, n'a jamais été admise par aucun celtisant, *na-né* ne signifie pas *voilà*, et le nom du gui en breton est *huel-var*.

Dans une brochure intéressante, P. Le Guen nous fait connaître comment dans son enfance, il a vu célébrer *l'aguillanneuf* à Landerneau : « Assez longtemps à l'avance, les familles désireuses d'y faire participer leurs garçons de huit à dix ans, demandaient

pour eux des boîtes à l'administration de l'hôpital ; les boîtes étaient des tirelires, en fer blanc, destinées à recueillir les aumônes. Le zèle des jeunes quêteurs était excité et récompensé par une collation qu'on leur donnait à l'hôpital, le soir de la quête, avec grande abondance de gâteaux. Le dernier samedi de l'année, jour de la cérémonie, un cortège où figuraient les autorités municipales, en costume officiel, ainsi que des administrateurs de l'hôpital, et des notables en habit noir, parcourait la ville en quête. Des tambours ouvraient la marche, puis venaient deux chevaux portant des mannequins, où l'on plaçait les dons consistant en comestibles, tandis que la monnaie était mise sur les plateaux d'argent des notables ou dans les tirelires des enfants groupés à la suite du cortège. Il s'y trouvait aussi des pauvres de l'hôpital ; à l'un d'eux était réservé un

principal rôle. Travesti, pour la circonstance, en une espèce de massier, il tenait à la main un bâton à l'extrémité duquel flottait une touffe de rubans de diverses couleurs. C'était lui qui donnait le signal de l'exclamation énigmatique quand le cortège s'arrêtait pour recevoir les présents offerts. L'un des sergents de ville, préposés au bon ordre, élevait l'objet en l'air pour le montrer au public, les tambours exécutaient un roulement et le massier, auquel la foule faisait chorus, s'écriait plusieurs fois : *Languinanné !* en agitant majestueusement son caducée. »

P. Le Guen fait dériver cette exclamation du mot *gwic*, *guic*, *gui*, depuis longtemps hors d'usage, et qui signifiait bourg, village ; et de cet autre mot du dialecte de Vannes, *nannek* ou *nannet* qui veut dire affamé, ou qui a généralement faim. Il faut remarquer

que cette traduction, — *bourgade affamée*, — *quartier affamé*, s'applique aux détails de la cérémonie, dont les pauvres de l'hôpital sont le but principal. « On comprend, dit-il, que pour stimuler la générosité des donateurs, le cortège désigne leur demeure par cette périphrase touchante ; le quartier ou la maison de ceux qui ont faim (Guinannec ou Guinannet). »

Cette explication interprète un cri d'un usage universel par le dialecte de Vannes. Les quêteurs sont partout des pauvres ou des enfants, mais ils viennent de tous les quartiers. Pour tenter l'étymologie d'un semblable cri, il faut tenir compte de toutes ces variantes.

Une des interprétations les plus amusantes est l'interprétation druidique de Lacroix ; de Saint-Foix et de l'Encyclopédie méthodique imprimée en 1786.

Poulain de Saint-Foix, mort à Paris, en 1776, a publié des Essais historiques sur Paris, et J.-E. de Lacroix, marquis de Castries, a donné un Dictionnaire historique des cultes religieux, qui fut, à son tour, suivi par l'Encyclopédie méthodique, voici :

Au gui l'an neuf !, disent-ils, est le nom d'une cérémonie religieuse des Druides par laquelle ils annonçaient la nouvelle année, qui commençait chez eux, au solstice d'hiver, le 20 ou 21 décembre. Ce jour, avant le lever du soleil, les Druides, accompagnés des magistrats et du peuple qui criait : *Au gui l'an neuf.*

Mais vous aurez sans doute remarqué que ces aristocrates de lettres supposent les druides parlant français. D'autres étymologistes estiment qu'ils parlaient latin, et ce seraient les druides qui, par une légère translité-

ration, auraient tiré le cri : *au gui l'an neuf* ! de l'expression *Anguinum ovum*, l'œuf de serpent. Si les philologues ne sont pas contents !...

Dom Le Pelletier pense que l'expression à *gui l'an neuf* a été traduite des paroles latines *ad viscum annus novus*. Mais, n'est-il pas beaucoup plus probable qu'on a simplement décomposé, de façon à lui donner une signification en français, le vieux cri d'*Haguillen-neuf*, que l'on trouve dans Noël du Fail, et qui s'apparente à l'expression bretonne *ginanné*.

Le cri d'*Eginanné* est devenu *Héguinane* ou *Hoquinane* en Normandie. On y chante le 31 décembre :

*Si vous veniez à la dépense
A la dépense de chez nous,
Vous mangeriez de bons choux
On vous servirait du rost.*
Hoquinane

E. Cortet, qui cite ce couplet, estime que le mot Hoquinane est une agglutination du latin *Hoc in anne* : *encore cette année*, étymologie que l'on croirait imaginée pour faire pendant à la précédente *ad viscum annus novus*. Ceux qui estiment que les Druides parlaient français, admettent que *Guillenueu* ou *guy-en-leu* n'est que la contraction de *Au gui l'an neuf*.

Les Celtisants, la langue employée jadis par les Gaulois, ayant donné naissance au breton, déclarent qu'il faut demander l'explication de ce cri à la langue bretonne. Duseigneur estime que la véritable forme de ce cri a dû être : *eginaned* ou *anguinaned*, qu'il interprète par du vin et du blé ! P. Le Guen, un autre celtisant, objecte : « La syllabe *gi*, du cri populaire, a le son de la première du mot français guide ; tandis que le nom breton du vin, *gwin*

se prononce *güine* ou *gouine*, en faisant peu sentir le son de *l'o* dans ce dernier. De plus, pour demander en breton *du vin et du blé*, on dirait simplement *guin hag ed* ; ainsi les mots, ni la manière de les articuler ne s'accordent avec le sens qu'on leur attribue ». Mais, il y a mieux ; de quelle autorité choisit-on la forme *guinané* ou *éginaned* comme la forme racine ou la forme type ?

Dom Le Pelletier préfère lire notre cri *Eghin-an-eit* : le blé germe ; ce serait du breton mal prononcé. On aurait traduit ainsi le chant des jours de l'Avent, *Aperiatur terra et germinet salvatorem* ; Emile Souvestre adopte l'interprétation du docte bénédictin, mais il veut cependant que la cérémonie soit en relation avec le culte gaulois du soleil.

H. de La Villemarqué, après avoir

déclaré que l'expresion *guinané*, et par suite *aguilanneuf*, n'a rien à voir avec le gui, écrit : « Le mot celtique *eginan* (pluriel : *en*, *e*, *oi*, *ou*, et *o*, suivant les différents dialectes), se retrouve par toute la France sous les formes de *guillané*, *guillaneu*, *guillouneou*, *guilloné*, *hoguinane*, la *guillona*, etc., en Espagne de *Aguinaldo*, et en Ecosse, de *hogmonay*. Il se retrouve dans le gallois *eginyn* et *eginad* ; l'irlandais *eigean*, et le gael-écossais *eigin*. Sa racine semble être *eg*, force, pousse, germe, et ce n'est qu'avec le temps qu'il a pris la signication de prémices et d'étrennes. »

Cette opinion paraît de beaucoup la plus vraisemblable. La transition de germe à prémices et de prémices à étrennes est facile à saisir, car en fait *guillannou* ou *haguillanneuf*, aussi bien qu'*eginad* ou *hoguignettes*, signifie étrennes. Dans la Dordogne, les

habitants des campagnes se visitent mutuellement aux premiers jours de l'an, et s'offrent le *guiliandnaud* ; les fermiers vont le porter à leurs propriétaires pour se les rendre bons et faciles. A Chartres, on nommait jadis *Aiguilabs*, les présents que l'on se faisait à cette époque : celui qui demandait, disait : Donnez-moi ma *gui l'an neuf*, et le donateur répondait : *Salut à l'an neuf*.

En Poitou, dans la Saintonge et dans l'Angoumois, la chanson de quête commence ainsi :

*Messieurs et Mesdames de cette maison,
Ouvrez-nous la porte, nous vous saluerons.
Notre guillaneu nous vous la demanderons
Guiettez dans la nappe, guiettez tout au long,
Donnez-nous la miche et gardez l' grison.
Notre guillaneu nous vous la demandons, etc.*

Les quêteurs limousins s'écrient devant chaque porte :

Arribas ! som arribas ! (Arrivés,

nous sommes arrivés !), et ils continuent dans leur patois, que M. d'Aiguerperse a traduit ainsi :

*La guillaneu nous faut donner
Gentil seigneur,
La guillaneu donnez-le nous
A nous compagnons.*

Le chant usité au pays de Caux a été largement christianisé ; mais le mot *aguignettes* y conserve le sens d'étreennes.

*Aguignette à fleur de lys
Quand j'irons en paradis
Entre Pâques et Noël
Il y fait si bon, si bel,
Y a ma sœur Madeleine
Qui en est la plus certaine ;
Elle y roule sa brouette
Tout le long du Paradis
Donnez-moi mes aguignettes
En l'honneur de Jésus-Christ.
Aguignola.*

Les versions du Périgord et de la

Gascogne sont étroitement apparentées
à celle du Limousin :

*Nous somm'at-ci tard arrivés
Devant la porto d'un bourdjié,
La Guilloneu nous fal donné,
Vaillant Seigneur
La Guilloneu donna la nous.
Aux compagnons.*

Dans la chanson du Lot-et-Garonne,
très analogue aux précédentes, le mot
guilloné désigne à la fois les étrennes.
et ceux qui les demandent.

*Les compagnons sont arrivés,
A la porte d'un chevalier
ou d'un baron
La Guilloné
Il faut donner
Aux compagnons*

} bis

.....

*Le Bon Dieu vous donne autant de blé
Qu'il y en a dans la ville de Nérac (pays de
[moulins])*

*Le Bon Dieu vous donne autant de vin
Qu'il y en a dans la ville de Mézin (pays de
[vignes]*

*Le Bon Dieu vous donne autant d'oies
Que la chatte a de poils à la tête.*

*Le Bon Dieu vous donne autant de dindons
Que la vigne a de ceps.*

*Ah ! Mon Dieu ! la cruelle nuit !
Les guillonés ne sont pas vêtus*

*Ouvrez, ouvrez la porte, ouvrez
Les Guillonés veulent entrer.*

<i>Gentil Seigneur</i>	}	(bis)
<i>La Guilloné</i>		
<i>Il faut donner</i>		
<i>Aux compagnons</i>		

La guillaneu ou l'aguilaneuf a...fini par désigner, non seulement le chant de quête et les quêteurs d'étrennes, mais la fête même des étrennes. En Basse Bretagne, cette solennité populaire s'appelle la *guidonné*. Oyez le refrain recueilli à Morlaix :

*Bonjour et joie en cette maison,
A la femme, au mari tout d'abord,
Et, après cela, à la fille aînée,*

Donné

La nuit du guidonné

Donna

Nous aurons quelque chose

Dans maintes communes de Vendée,
les habitants disent très sérieusement
que la *guillaneu* entre dans le monde,
montée sur un cheval blanc, et voici ce
qu'ils chantent à la porte des maisons :

La Guillaneu, elle est dans la maison ;

Nous la voyons sur la fenêtre,

Montée sur un cheval blanc

Qui n'a ni queue ni tête,

Ses quatre pattes sont ferrées à neuf ;

Donnez-nous la, la Guillaneuf.

On ferait un gros recueil de tous les
chants de l'Aguilaneuf et des cérémonies
de ce jour sacré. Ce n'est pas ici
le lieu de faire cette collecte ; mais

comment négliger d'attirer l'attention sur le but essentiel de cette fête.

Chez les Romains, on offrait tout d'abord comme étrennes de jeunes rameaux coupés à des arbres consacrés *verbenae*. Ce pouvait être du myrte, de l'olivier, du laurier, du romarin, peut-être du basilic. Voici du moins une colinde de tsiganes roumains qui se réfère à un très vieil usage :

Feuille verte du basilic
Puisse le feu anéantir mon (mauvais) sort
Car il m'a fait tsigan,
Pour vivre toujours sous le marteau,
Si j'étais Roumain
Je vivrais libre sans endurer de coups :
Je n'aurais plus de mauvais maîtres
Seigneur, que le bon Dieu vous accorde beau-
[coup d'années
Mais moins de tsigans !
Qu'il vous donne beaucoup d'argent
Mais pas de tsigan !

Dans certaines parties de la Roumanie, chaque visiteur porte à la main

une branche d'arbre garnie de fleurs artificielles ; quand il entre dans la maison, il touche de cette branche la personne qu'il veut honorer et lui dit : « Puissiez-vous commencer le nouvel an avec prospérité ! Puissiez-vous être toujours unis jeunes et vieux, et fleurir comme les pommiers, comme les poiriers, comme l'automne fertile. » En certains lieux, ce sont de vraies branches fleuries de pommier, de poirier ou de cerisier. Au matin du 30 novembre (la Saint-André), les mères de famille vont au jardin couper quelques branchettes qui, trempées dans un vase, et tenues à une chaleur modérée, bourgeonnent peu à peu et fleurissent vers la fin de l'année. Feuilles et fleurs servent à enguirlander la *sorcova*, la baguette des souhaits.

Dans le sud de la France, à Narbonne, en particulier, aux vêpres du jour de

Noël ou du jour suivant, la plus notable personne était chargée d'entonner l'antienne de *fructu*. « Le choriste ou chapier lui présentait une *branche d'oranger garnie de son fruit*, ou à défaut une branche de laurier à laquelle était attachée une orange ; et lorsque le paroissien avait entonné son *de fructu*, il allait directement au grand autel, sur la table duquel il déposait la branche d'oranger ou de laurier. Par cette honorable cérémonie, il était engagé à donner à souper au clergé de la paroisse et le donnait, en effet. »

Dans le nord de la France, et dans les contrées, où l'année commence en plein hiver, on pouvait aussi provoquer des floraisons hâtives afin de pouvoir processionner des rameaux verdoyants dans les quêtes. Peut-être l'a-t-on fait ; mais n'était-il pas plus simple de

cueillir des essences toujours vertes, et mieux encore, des plantes comme le houx et comme le gui qui portaient fruit à cette époque ?

La coutume a certainement dû exister en Gaule. Il en restait encore des traces dans la première moitié du XIX^e siècle : A Château-Landon, et dans les villages environnants, au début de l'an, les enfants cueillent une baguette de coudrier ou de saule ; ils en détachent l'écorce à moitié et la recroquevillent légèrement de manière à simuler un feuillage ; ils vont ensuite de porte en porte faire hommage de ce simili rameau verdoyant qu'ils nomment *guilannée*, et chantent en chœur une vieille chanson portant le même nom. L'emploi du gui a-t-il succédé à celui du saule ou de quelque autre essence, ou remonte-t-il lui même fort loin dans le passé ? Au XVII^e siècle, un synode d'Angers (1666) interdit la cérémonie

« que l'on appelle vulgairement *guilandleu* ou *gui l'an neuf* ou *batchelettes* parce que durant cette quête il se faisait des réjouissances ou plutôt des débauches avec des danses, des chansons dissolues, et des licences qui sont d'autant plus criminelles, qu'il semble aux simples que l'intérêt de l'église les ait autorisées comme une louable coutume ». Le dit synode ne fait d'ailleurs que renouveler les défenses faites en 1595 par une autre conférence du même diocèse : « Par une certaine coutume, de longtemps observée, en quelques endroits de notre diocèse, disent les membres du synode, et principalement dans les paroisses qui sont sous les doyennés de Craon et de Condé, le jour de la fête de la Circoncision de Notre Seigneur, qui est le premier jour de l'an, et autres suivants, les jeunes gens de ces paroisses de l'un et de

l'autre sexe, vont par les églises et maisons faire certaines quêtes, qu'ils appellent *aguilanneuf*, les deniers de laquelle ils promettent d'employer en un cierge en l'honneur de Notre-Dame ou du patron de leur paroisse. Toutefois, nous sommes avertis que, sous ombre de quelque peu de bien, il s'y commet beaucoup de scandales ; car, outre que desdits deniers et autres choses provenant de ladite quête, ils n'en emploient pas la dixième partie à l'honneur de l'église, mais consomment quasi tout en banquets, ivrogneries et autres débauches ; l'un d'entre eux, qu'ils appellent leur *follet*, sous ce nom prend la liberté, et ceux qui l'accompagnent aussi, de faire et dire, en l'église et autres lieux, des choses qui ne peuvent être honnêtement proférées, écrites ni écoutées, même jusqu'à s'adresser souvent avec une insolence

grande au prêtre qui est à l'autel, et contrefaire, par diverses singerie, les saintes cérémonies de la messe et autres, observées en l'église ; et, sous couleur du dit *aguilanneuf*, prennent et dérobent ès maisons où ils entrent tout ce que bon leur semble, et ne peut-on les empêcher pour ce qu'ils portent bâtons et armes offensives. »

Ces bâtons ont-ils succédé à l'usage de porter des rameaux fleuris ? Cela n'est pas impossible, le mauvais instinct aidant. Le fameux vers, faussement attribué à Ovide, et qui pourrait bien être, comme dit M. Gaidez, l'invention de quelque celtomane de la Renaissance :

Ad viscum Druidae, Druidae cantare solebant,
semble prouver que dès cette époque, on considérait l'*aguilanneuf* comme une cérémonie dans laquelle le gui jouait un rôle.

Il est d'ailleurs fort possible que les

Gallo-Romains aient déjà eu l'idée de se servir du gui comme de rameau cérémoniel. Virgile ne compare-t-il pas déjà le *rameau d'or* au gui de chêne, Il nous peint Enée sur le point de l'atteindre :

« Son or brillait en reflets étincelants à travers une sombre verdure. Ainsi, durant les brumes glaciales de l'hiver, on voit dans les forêts le *gui étaler sa feuille verdoyante* sur le chêne qui n'en a pas porté les semences, et entourer le tronc lisse de l'arbre *de ses baies de safran*. Tel paraissait sous un chêne touffu le rameau d'or. »

Sans vouloir tirer des textes plus qu'ils ne peuvent donner, on peut bien remarquer que les druides, pour qui le gui était une sorte de plante magique, le cueillaient soit au début d'un mois, soit au commencement d'une année ou d'un siècle. La coutume des étrennes romaines, l'offrande d'un rameau

vert au début de l'année, a donc bien pu être influencée sur le sol gaulois par la cérémonie druidique. On a eu tort de retrouver le nom de gui dans les expressions . guinanné et aguillanneuf, mais je n'oserais jeter la pierre à celui qui affirmerait que la pratique de porter le gui au nouvel an. remonte jusqu'au temps où la France n'était encore que la Gaule.

Les cérémonies de la Guillané avaient incontestablement pour but, la date à laquelle elles s'accomplissaient, suffirait presque à le prouver, de promouvoir l'abondance, et tout particulièrement, celle des fruits de la terre. « En Picardie, à la fin du XVIII^e siècle, on faisait encore entendre le cri *Au gui l'an neuf* ! auquel on ajoutait celui de *Plantez ! Plantez !* pour souhaiter une année abondante et fertile. »

Dans les pays vignobles, bien que la

fête de Saint-Vincent ne tombe que le 22 janvier, on chante une guillonné en l'honneur de Saint-Vincent. Toute la cérémonie vise l'abondance du vin. L'Aguilaneuf des vigneronns de Châteauneuf-sur-Loire, ne comporte pas moins de treize couplets. Nous n'en citerons que quelques-uns :

*Voici la Saint-Vincent qui vient,
Donnez-nous joyeusement
Voici la Saint-Viencent qui vient,
Par la Sangoine !
Donnez-nous joyeusement
Le guillané*

*Nous en irons décharnelant
Donnez-nous joyeusement
Nous en irons décharnelant
Par la Sangoine !
Donnez-nous joyeusement
Le guillané*

.....
*Nous bouterons la sarpe au vent,
Donnez-nous joyeusement*

*Nous bouterons la sarpe au vent,
Par la Sangoine !
Donnez-nous joyeusement
Le guilanné*

*De là nous irons piquant
Donnez-nous joyeusement
De là nous irons piquant
Par la Sangoine !
Donnez-nous joyeusement
Le guilanné*

Les autres couplets continuent d'énumérer les diverses opérations nécessaires à la culture de la vigne.

*De là nous en irons marrant
.....
La belle tige accolant
.....*

De là nous en irons binant

Un couplet inattendu en l'honneur de la moisson témoigne que le chant devait contribuer à l'abondance de toutes les récoltes.

*Voici la bell' moisson qui vient
Donnez-nous joyeusement, etc.*

Mais ce n'est là qu'une rapide évocation, le chant revient à la vigne.

*Voici la bell' vendange qui vient,
Donnez-nous joyeusement : etc.*

.....

*Nous ferons du bon vin rouge et blanc
Donnez-nous joyeusement : etc.*

Et la chanson se termine ainsi :

*Meshui que j'avons bien chanté
De nos maux prenez pitié ;
Mon camarade a fret aux pieds
Et moi je tremble
Donnez-nous avec gaieté
Le guilanné.*

Ce chant de quête est étroitement apparenté à une chanson populaire bien connue qui dérive certainement

de quelque ancien chant du nouvel-an
ou de la Saint-Vincent :

LA VIGNE

Plantons la vigne

Le voilà

Ce joli vin de vigne,

Vigni, Vignons

Vignons le vin,

Le voilà

Ce joli vin de vigne,

En vin

Le voilà

Ce joli vin de vigne,

De plante en pousse

Le voilà

Ce joli vin de pousse

Poussi, poussons

Poussons le vin

Le voilà

Ce joli vin de pousse

En vin

Le voilà

Ce joli vin de pousse

Suivait toute la série des étapes de la croissance de la vigne et des transformations du raisin et du vin. Voici, d'ailleurs, les premiers vers de chaque couplet.

*De pousse en fleur
De fleur en graine
De graine en vert,
De vert en mûre
De mûre en coupe,
De coupe en cuve
De tonne en verre
De verre en bouche,
De bouche en pisse,*

Et enfin le dernier couplet :

*De pisse en terre
Le voilà
Ce joli vin de terre
Pissi, pissons,
Pissons le vin
Le voilà
Ce joli vin de terre
En vin
Le voilà
Ce joli vin de terre.*

L'abondance des récoltes, et d'une façon générale, la fécondité de l'année dépend des rites que l'on accomplit en ces premiers jours et ce premier mois de l'année. Mais il est bon toutefois de s'assurer du bon état des instruments qui devront fournir le travail indispensable. Le lundi perdu, qui tombe aux environs du 2 janvier, est connu, en Angleterre, sous le nom de lundi de charrue parce qu'en ce jour, d'après un statut d'Alfred le Grand, on devait *inspecter les charrues*. Mais le mot de charrue était pris dans un sens figuré, et l'on entendait l'instrument qui permet de labourer la terre à choux. Les inspecteurs prétendaient avec assez d'impertinence s'enquérir du labour conjugal, et examiner la charrue qu'on y emploie. Dans plusieurs localités des Iles Britanniques, en ce joyeux lundi, les hommes s'habillaient en femmes

et les femmes en hommes, et dansaient ainsi costumés, des rondes grotesques Hommes et femmes, armés de sabres de bois, traînaient une charrue de maison en maison réclamant le droit *de charrue*. Si on le leur refusait, la troupe labourait le sol devant la porte de la maison. Cette sorte de quête est, de toute évidence, apparentée à cette quête de l'aguillanneuf que réprouvèrent si énergiquement les deux synodes d'Angers de 1595 et de 1666.

Les sept jours primitifs des saturnales romaines avaient fini par s'étendre du 17 décembre aux derniers jours de janvier, et comportaient plusieurs journées consacrées à des supplications pour les biens de la terre : les Opalies au 19 décembre, et les Séméntines dans le courant de janvier. Voici les souhaits que l'on formulait en cette dernière férie. « O puissantes déesses

dont les efforts réunis ont chassé l'antique barbarie..., veillez à ce que la tendre semence ne cesse de croître, à ce que l'herbe ne soit pas surprise par le froid mortel des neiges. Lorsque nous semons, ouvrez le ciel aux vents qui le purifient ; lorsque la semence est déposée dans les sillons, arrosez-là d'une pluie bienfaisante. Protégez les champs couverts de vos trésors..., que la moisson croisse respectée..., que les champs rendent avec usure le froment, l'orge et la farine, qui doit subir deux fois l'épreuve du feu. Tels sont mes souhaits, tels sont les vôtres, ô laboureurs.

Les incantations des chants de quête de la veille de Noël à la Saint-Vincent (23 décembre-21 janvier) visent aux mêmes fins que ces supplications. Nos cérémonies populaires, comme sans doute, les cérémonies populaires romaines, ajoutent même la mimique

aux paroles afin que l'action des gestes en renforce l'influence magique. Tel est le cas des chants sur la vigne, et de cette autre ronde bressanne, connue sous le nom de *Pauvre Liaudaine*. Les danseurs font tour à tour les gestes du faneur, du moissonneur et du vendangeur, assurant ainsi le foin, le blé et le raisin.

I

*Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine ;
Quand ferai beau temps nous travaillerons,
Chassons loin de nous les maux et la peine :
Et dansons en rond, filles et garçons.*

Youp ! la la (bis)

Youp ! la la laine

Youp ! la la (bis)

Youp ! la la la la.

II

*Amusons-nous pauvre Liaudaine ;
Le printemps viendra pour la fenaison,
Tout le long de l'hiver, t'as filé d' la laine
Pour les p'tiots marmots de notre maison.*

Youp ! la la, etc., etc.

III

*Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine :
Quand l'été viendra, nous moissonnerons,
Aujourd'hui dansons à perdre l'haleine
Nous travaillerons au temps des moissons
Youp ! la, la, etc. etc.*

IV

*Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine :
L'automne viendra nous vendangerons.
Partons pour la danse dessus la plaine :
Nous boirons du vin chez les vigneron
Youp ! la, la, etc. etc.*

V

*Amusons-nous bien, pauvre Liaudaine :
Quand fera beau temps nous travaillerons ;
Chassons bien loin de nous la peine
Et dansons en rond, filles et garçons
Youp ! la, la, etc., etc.*

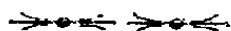
Comment ne pas aimer tous ces chants simples et naïfs, toutes ces rondes dont la magie bienfaisante apportait la joie et la gaieté, et par suite la

force et l'énergie qui sont les sources de l'activité et de l'abondance. Depuis que les chansons se taisent, et que les rondes s'arrêtent de tourner, les campagnes se transforment en déserts. Comment ne pas le regretter. Mais qui restaurera les randonnées et les quêtes, les rondes et les chants de guillonné ? Où sont les vrais politiques, où sont les bons compagnons !

.....
I Introduction 23

I. Rondes enfantines	9
II. Noël	51
III. Le Poë	85
IV. nouvelles et épiques	121
V. pour au Noël	153
VI. Quelque l'air new	181

COLLECTION
DU
LIVRE MENSUEL



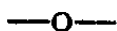
COTE-DARLY
MONSIEUR SIDI
— *Mémoires d'un Chat* —



ALBERT LANTOINE
LA LANTERNE DU CYNIQUE



IANN KARMOR
LA REVANCHE D'EROS
— *Roman* —



D^r ROUBY
LES FÉES SONT REVENUES

— Contes —

—O—

X* X* X*

LES ROSEAUX DE MIDAS

I^{re} Série

- 1^o *M. Maurice Maeterlinck philosophe mystique et dramaturge belge.*
- 2^o *De la constipation de Baudelaire au relâchement de M. Paul Fort.*

—O—

FRANCIS BAUMAL
MOLIÈRE ET LES DÉVOTS

— *La Genèse de Tartuffe* —

—O—

P. SAINTYVES
LES LITURGIES POPULAIRES
— *Rondes de fêtes et quêtes saisonnières* —

—O—

A Paraître :

EMILE JAHANDIEZ

LES ILES D'HYÈRES

— *Monographie des Iles d'Or* —

—O—

AUTEUR INCONNU

ARLEQUIN FRANC-MAÇON

Comédie inédite jouée chez Nicolet au 18^e siècle

suivie d'une étude sur

Les FRANCS-MAÇONS AU THEATRE

—O—

LOUIS GASTIN

LES

MONUMENTS SYMBOLIQUES

DE

L'ANCIENNE EGYPTÉ

— *Préface de M. Oswald Wirth* —

—O—

LE LIVRE MENSUEL

Il paraîtra chaque année sous ce titre une série de dix volumes, dont la diversité d'inspiration embrassera toutes les branches du savoir (philosophie — théâtre — roman — sociologie — archéologie — religion — franc-maçonnerie — critique — art — poésie — curiosités — voyages, etc.). et dont la tenue littéraire sera parfaite.

Le prix marqué de chaque volume sera proportionné à son importance ; il ne sera jamais inférieur à cinq francs.

Mais il sera créé des abonnements extrêmement avantageux pour la série des dix volumes, aux prix suivants :

Abonnement ordinaire	France et Colonies: <i>Trente francs.</i> Etranger. . . .: <i>Quarante francs.</i>
Abonnement sur hollande	<i>Quatre-vingt francs</i> pour tous pays.

En outre du bénéfice qu'il retire en ne payant que trente francs une série de volumes qui seront vendus *au minimum* 50 francs en librairie, l'abonné a droit toujours à un exemplaire de l'édition originale. C'est un point qui a son importance, car en raison de l'excellence des auteurs

et du soin apporté à sa publication, la collection du LIVRE MENSUEL sera vite recherchée des amateurs.

Quelle que soit la date à laquelle est pris l'abonnement, il n'est valable que pour la série de l'année en cours (de septembre à août de l'an suivant).

Les exemplaires sur hollande ne sont pas vendus séparément, étant réservés aux abonnés auxquels l'envoi en sera fait sous carton recommandé. Ils seront toujours numérotés et signés par l'auteur. Chaque souscripteur aura son numéro particulier.

Adresse du LIVRE MENSUEL :

DIRECTION : 24, Rue de Navarin (9^e), Paris.

LIBRAIRIE : 59, Boulevard des Batignolles (8^e)

La Librairie est ouverte tous les jours de 3 à 7 heures.

La Direction reçoit le jeudi de 3 à 7 heures.

N. B.— *Les manuscrits à nous adressés seront toujours lus avec attention. Les auteurs devront venir les rechercher exactement un mois après les avoir déposés. La réponse de la direction y sera jointe.*

Le Gérant : ALBERT LANTOINE

Saintyves, Pierre
Rondes enfantines et



* 2 2 5 1 2 *